ÉTAT DE LA MÉDECINE

ENTRE

HOMÈRE ET HIPPOCRATE

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. DAREMBERG

EXPOSITION DES CONNAISSANCES DE GALIEN sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux. Paris, 1841 (Thèse).

TRAITÉ SUR LE POULS ATTRIBUÉ A RUFUS D'ÉPHÈSE, publié pour la première fois en grec et en français, avec une Introduction et des notes. Paris, 1846, in-8. J.-B. Baillière et fils.

FRAGMENTS DU COMMENTAIRE DE GALIEN SUR LE TIMÉE DE PLATON, publiés pour la première fois en grec et en français, avec une Introduction et des notes. Paris, 1848, in-8. J.-B. Baillière et fils.

ESSAI SUR LA DÉTERMINATION ET LES CARACTÈRES DES PÉRIODES DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE. Paris, 1851, in-8.

ŒUVRES D'ORIBASE, texte grec et traduction française, avec une Introduction et des notes, par MM. Bussemaker et Daremberg. Paris, 1851-1862, 4 vol. in-8 grand papier. J. B. Baillière et fils. (Le tome V est sous presse pour paraître prochainement.)

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS MÉDICAUX des principales Bibliothèques d'Europe. Première partie : Angleterre. Paris, 1853, gr. in-8. J. B. Baillière et fils.

GLOSSULÆ QUATUOR MAGISTRORUM SUPER CHIRURGIAM ROGERII ET ROLANDI, nunc primum ad fidem codicis Mazarinei edidit. Neapoli, 1854, in-8. J. B. Baillière et fils.

ŒUVRES CHOISIES D'HIPPOCRATE, accompagnées d'arguments, de notes, et précédées d'une Introduction générale. 2e édition. Paris, 1855. in-8° Labé-Asselin.

ANONYMI DE SECRETIS MULIERUM, DE CHIRURGIA, DE MODO MEDENDI, poema medicum nunc primum edidit. Neapoli, 1855, in-8. J. B. Baillière et fils.

GALIEN. Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales, traduites pour la première fois en français; avec notes. Paris, 1854-1856. 2 vol. gr. in-8, avec figures. J. B. Baillière et fils.

A. C. CELSI DE MEDICINA, libri octo, ad fidem optimorum librorum denuo recensuit, adnotatione critica indicibusque instruxit. Leipzig, 1859, in-12. Teubner. A Paris, chez Haar et Steinert.

LA MÉDECINE. Histoire et doctrines. 2e édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. In-8. Didier et Cie.

LA MÉDECINE DANS HOMÈRE, ou Études d'archéologie sur les médecins, l'anatomie, la physiologie, la chirurgie et la médecine dans les poëmes homériques. Paris, 1865, in-8. Didier et Cie.

RECHERCHES SUR L'ÉTAT DE LA MÉDECINE DURANT LA PÉRIODE PRIMITIVE DE L'HISTOIRE DES INDOUS. Paris, 1867. J. B. Baillière et fils.

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES. 1 vol. in-8 d'environ 800 pages. J. B. Baillière et fils. Pour paraître en septembre.

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins 5.

ÉTAT DE LA MÉDECINE

ENTRE

HOMÈRE & HIPPOCRATE

ANATOMIE, PHYSIOLOGIE, PATHOLOGIE,
MÉDECINE MILITAIRE, HISTOIRE DES ÉCOLES MÉDICALES

pour faire suite à

LA MÉDECINE DANS HOMÈRE

PAR

CH. DAREMBERG

Membre de l'Académie impériale de médecine,
Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine,
Professeur chargé du cours d'*Histoire de la médecine* au Collége de France.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE, DIDIER ET Ce
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1869

(Cet ouvrage a paru en partie dans la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE*)

A M. LE D[r] BROECKX

MÉDECIN A ANVERS

Cher et savant confrere,

M. Littré, annonçant, dans le *Journal des savants* (année 1865, nº de novembre, *Notices*, p. 718), mon Mémoire *sur la Médecine dans Homère,* s'exprime en ces termes : « M. Daremberg s'est proposé, dans ses études sur la médecine homérique, non de satisfaire une pure curiosité d'archéologue, mais de défendre une thèse d'histoire; il a voulu prouver que les origines de la médecine grecque sont dans les écrivains grecs et nulle part ailleurs; que la médecine scientifique est autochthone en Grèce et n'a rien à faire avec la médecine orientale, enfin que les poëmes et le cycle homériques contiennent des éléments médicaux que les temps suivants ont développés.... La médecine scientifique est préparée dans les temps antéhippocratiques; Hippocrate en est le premier représentant illustre, et à partir de cette époque, elle se transmet sans interruption de main en main jusqu'à nous. Voilà l'histoire dont M. Daremberg vient d'écrire le premier chapitre, et, en toutes choses, un premier chapitre est un chapitre important. »

J'ai voulu donner le second chapitre de cette histoire et montrer comment les « éléments médicaux contenus dans les poëmes homériques » se sont développés et multipliés, jusqu'au moment où les écoles médicales, et particulièrement celles de Cos et de Cnide, rassemblent ces éléments épars pour en former un corps de doctrines qui est arrivé jusqu'à nous sous le nom d'Hippocrate.

Vous, l'historien infatigable et si bien informé de la médecine

belge, vous, le promoteur et le patron de tant de publications historiques recommandables faites en Belgique, vous avez daigné agréer l'hommage de ce nouveau Mémoire sur la médecine grecque. C'est un honneur auquel je suis profondément sensible et dont j'ose me prévaloir auprès de mes lecteurs. En maintes occasions vous avez prouvé par votre exemple qu'on ne saurait écrire l'histoire qu'avec les textes originaux sous les yeux; j'appartiens à cette école positive; en inscrivant votre nom en tête de ce travail, je rends hommage à l'écrivain qui pratique la véritable méthode historique avec autant d'érudition que de persévérance, au milieu d'une vie traversée cependant par tous les devoirs qu'imposent une grande clientèle et des charges publiques.

Ch. Daremberg.

Paris, 5 juillet 1869.

TABLE DES MATIÈRES

DE L'ÉTAT DE LA MÉDECINE

ENTRE

HOMÈRE ET HIPPOCRATE

(960 ENVIRON — 460)

D'APRÈS LES POËTES ET LES HISTORIENS GRECS

I

DES SCIENCES MÉDICALES D'HÉSIODE A SOLON.

Il n'est pas aisé de renouer le fil de la tradition entre Homère (1) et Hippocrate; tous les ouvrages des médecins ont péri; c'est à peine s'il nous reste quelques noms et quelques fragments; nous devons nous adresser aux poëtes, aux philosophes, aux historiens, pour nous faire une idée de l'état de la médecine entre ses brillantes origines dans Homère et le moment de sa plus vive splendeur à Cos et à Cnide. Les poëtes et les historiens nous fournissent surtout des détails de mœurs et des faits de l'histoire extérieure ; les philosophes nous initient aux idées spéculatives qui constituent la plus antique physiologie et la plus vieille pathologie générale. Mais les œuvres de ces poëtes, de ces philosophes et de ces historiens ont été elles-mêmes mutilées par le temps ; pour beaucoup d'écrivains nous ne possédons que des fragments, de sorte que c'est avec les débris de la littérature classique (2) que nous devons tâcher de relever, au moins en partie, les ruines de la littérature médicale. La tâche est difficile

(1) Voyez mon Mémoire intitulé : *la Médecine dans Homère*, dont une partie a été publiée dans la *Revue archéologique*, année 1865.

(2) A moins d'indications contraires, je cite toujours d'après les éditions de la *Bibliotheca græca* de Didot.

et délicate; les textes sont parfois très-obscurs à force de brièveté ou d'incorrection et à cause de l'isolement où ils se trouvent; aussi, pour éviter les méprises et les jugements hasardés, le premier soin qu'on doive prendre à l'égard de ces textes est d'en user avec une extrême prudence, de s'en tenir le plus possible au sens littéral, et de ne pas étendre les conclusions au delà du cercle étroit que trace une critique scrupuleuse (1).

HÉSIODE.

Deux siècles environ séparent Homère, qui nous instruit particulièrement sur la chirurgie, et Arctinus (vers 775-740), qui reconnaît expressément l'existence de la médecine et de la chirurgie à propos de Podalire et de Machaon (2); dans ce long espace de temps nous ne trouvons qu'un seul nom, celui d'Hésiode (vers l'an 850); mais ce nom n'est pas tout à fait stérile pour l'historien de la médecine. Quoique ni le mot médecine ni le mot médecin ne se rencontrent dans *les Travaux et les Jours*, composition à la fois théologique, morale, didactique et qui passe pour le plus légitime des poëmes qu'on attribue à Hésiode, quelques passages méritent néanmoins une attention spéciale. Après les témérités de Prométhée, et quand il ne reste plus que l'Espérance au fond du vase que Pandore vient de découvrir, c'st alors seulement « que les Maladies commencent à assiéger les hommes le jour et la nuit; elles viennent d'elles-mêmes, sans qu'on les appelle, et frappent en silence, sans prévenir, parce que le prudent Jupiter leur a retiré la voix (3). »

Une telle doctrine ne laisse pas, il est vrai, beaucoup de place pour l'étiologie, mais elle n'exclut pas absolument la thérapeutique. On ne voit pas que le Destin ou les dieux aient suffi à tout, à guérir comme à envoyer les maladies. Il y a au moins autant de naturel que de divin dans cette manière de considérer la pathologie.

Ailleurs (4) c'est Saturne et Jupiter qui infligent la famine et la peste pour punir une ville de la faute d'un seul homme (5); mais,

(1) C'est précisément pour cela que je ne parle ni des *guérisons par conjurations des maladies* (ἐξακέσεις τε νόσων καὶ χρησμοί) de Musée (Aristoph. *Ranæ*, 1033), ni des *remèdes* tracés par la main d'Orphée sur les tablettes de Thrace (Eurip., *Alc.* 966-971).

(2) *Cycli fragm.*, à la suite d'Homère, XIII, 2, p. 599. — Voy. p. 90 de mon Mémoire précité. — (3) *Opera et Dies*, 102-105 : νοῦσοι αὐτόματοι. Rapprochez de ce passage le frag. 300 d'Euripide : « Parmi les maladies, les unes sont *spontanées* et les autres viennent des dieux ; ces dernières nous les guérissons νόμῳ ; » probablement par les *rites*, par les incantations ou par les chants. — (4) Vers 40 et 41.

(5) Vers 240-245.—C'est la même donnée que pour la peste de l'*Iliade*.—« *Quidquid*

j'en ai fait la remarque à propos d'Homère, les pestes ont toujours passé pour des inflictions divines, sans qu'on ait pour cela toujours et complétement négligé de joindre l'emploi des moyens naturels à celui des pratiques religieuses ou magiques.

On pourrait surprendre même dans *les Travaux et les Jours* l'idée d'une hygiène simple et régulière, puisqu'au début de ce poëme, l'auteur, célébrant la noble et industrieuse émulation qui excite au travail, s'écrie : « Insensés ...qui ne savez pas quelle grande utilité on peut retirer de la mauve et de l'asphodèle (1) ! »

Un autre renseignement, et ce n'est pas le moins curieux, puisqu'il trahit certaines connaissances de pathologie spéciale que nous n'avons pas rencontrées dans Homère, nous est fourni par Hésiode, ou du moins par un poëte de son école, à propos des filles de Prœtus. Dans les *Généalogies héroïques* (2), nous voyons ces victimes de la luxure, de la *nymphomanie* (3), en proie à d'horribles maladies; une affection que le poëte appelle κνόος (4) ravage leur tête, en fait tomber les cheveux et ronge le cuir chevelu ; leur corps est entièrement couvert d'une lèpre blanche (ἄλφος), maladie dont la détermi-

delirant reges, plectuntur Achivi, » comme disait Horace au vers 14 de la seconde *Épître* du premier livre. — Notez que dans la peste d'Hésiode les femmes n'enfantent pas (οὐδὲ τίκτουσι — *sont stériles ;* ou plutôt, *avortent*). C'est une observation qui est souvent faite à propos des pestes (voy. par ex. Sophocle, *Œd. rex*, 26-27, 171-172), et sur laquelle nous aurons à revenir en étudiant la pathologie d'Hippocrate.

(1) Dans le *Banquet des sept Sages*, Plutarque (chap. 14) fait tenir à Cléodème le langage suivant : « Il y a apparence qu'Hésiode était médecin, car il a parlé avec exactitude et en homme expérimenté du régime, du mélange de l'eau et du vin, de la vertu de l'eau (bains?), du temps propice pour les rapprochements sexuels, enfin de la manière de placer les enfants. » On ajoute que c'est à lui qu'Épiménide de Crète a emprunté la connaissance de l'hygiène ou du moins de certaines préparations nutritives, et que la mauve et l'asphodèle entraient dans ces préparations presque autant comme médicaments que comme aliments. Les traces de ces connaissances hygiéniques attribuées à Hésiode, nous ne les trouvons qu'au IIe livre des *Travaux et des Jours*, à propos du régime durant l'été.

(2) Frag. 27 et 28. — (3) μαχλοσύνη, mot qui se trouve déjà chez Homère (*Il.*, XXIV, 30), mais dans un sens moins pathologique.

(4) C'est-à-dire, d'après l'étymologie, *mal rongeant*. C'est peut-être une allusion à quelque espèce d'eczéma du cuir chevelu ou à quelque forme de la lèpre. Qui oserait voir dans ce mot la première mention de la syphilis ? — Dans le frag. 21 du *Maricas* d'Eupolis (vers l'an 446), un dieu irrité envoie aux soldats la peste et la psore, c'est-à-dire une maladie de peau avec démangeaison, ou, suivant la leçon qu'on adopte, avec mauvaise odeur. Notez que la pièce est dirigée contre un pédéraste. Vers l'an 444, Téléclide (*Incert. fab.* 5), faisant peut-être allusion à Périclès, parle des boutons furonculeux (δοθιήν) au visage, et Aristoph. (*Vespae*, 1172) traite ces boutons par de l'ail. — Δοθιήν se trouve plusieurs fois dans Hippocrate.

nation est fort incertaine. Le tableau de cette nymphomanie, de cette luxure, de ces éruptions cutanées qui semblent en être la conséquence, n'est sans doute pas un simple produit de l'imagination, mais le souvenir de quelque observation médicale.

Il semblerait aussi, à en croire Suidas, que le nom de la *fièvre Éphialte* se trouvait dans Hésiode (1); mais il ne s'agit probablement, comme dans Homère (2), que du mauvais génie dont on a emprunté plus tard le nom pour désigner une des formes les plus graves de la fièvre intermittente ou de la fièvre rémittente, si communes en Grèce. Les jours sacrés ou réservés pour certaines opérations d'agriculture sont soigneusement notés dans Hésiode (3). C'est peut-être la plus lointaine origine de la théorie des jours critiques pour les médecins. Enfin, c'est dans le même poëte (4) qu'on rencontre pour la première fois la dénomination de *mucus nasal*.

CYCLE ÉPIQUE.

Entre Arctinus, dont il a été question plus haut, et Solon (594), près de deux siècles s'écoulent encore, où nous pouvons de nouveau ressaisir quelques-uns des fils dispersés de la tradition médicale; mais ce n'est pas dans les restes mutilés du *Cycle épique* qu'il faut les chercher : avec quelque soin qu'on étudie ces fragments des continuateurs et imitateurs d'Homère, on n'y rencontre aucun texte dont nous puissions faire ici notre profit. Après le passage déjà cité d'Arctinus (5), après les détails sur la plaie de Philoctète (6) et la mention d'une blessure reçue par Castor à la cuisse droite (7), il n'y a plus rien à signaler, si ce n'est quelques termes anatomiques qui sont pris dans le même sens que chez Homère. Il n'est pas douteux que ces vastes compositions, où se trouvaient relatés les événements qui ont précédé ou suivi la prise de Troie, ne nous eussent fourni une plus ample moisson si le temps les avait respectées; l'analyse que nous en a laissée Photius (8), et la description que donne Pausanias (9) des peintures qui représentaient quelques-unes des scènes médicales du *Cycle épique*, le font supposer. Toutefois cette lacune n'est peut-être pas aussi regrettable qu'il semble au premier abord, puisque, d'un commun accord, la poésie cyclique passe pour un écho affaibli de la lyre d'Homère, comme déjà l'*Odyssée* est une

(1) Fragm. 80. — (2) *Iliad.*, V, 385; *Od.*, XI, 308. — (3) *Op. et Dies*, 765 et suiv. Voy. p. 9, note 3. — (4) *Scut. Herc.*, 267 : ἐκ ῥινῶν μύξαι. Cf. Hipponax, fragm. 60.
(5) Voy. p. 2. — (6) Voy. mon *Mémoire sur Homère*, p. 83. — (7) *Fragm. incertæ sedis*, 1. — (8) *Biblioth.*, cod. 239. — (9) X, 25, 3-4.

imitation de l'*Iliade*, et la *Batrachomyomachie* une parodie de ce dernier poëme. Homère est resté le modèle désespérant d'une école dont on trouve les derniers représentants jusque dans l'empire de Byzance, si toutefois il est permis de rapprocher l'œuvre d'un génie immortel des productions dégradées d'une époque de décadence.

POËTES LYRIQUES.

Il est digne de remarque que la plus ancienne poésie lyrique est, comme la poésie épique d'Homère, tout empreinte de l'observation des choses sensibles, de telle sorte que si je voulais comparer l'époque primitive à celle qui commence après les sept Sages, je dirais que les poëtes lyriques de la première époque sont des *physiologues*, ceux de la seconde des *psychologues*, car ils s'occupent plus du monde intérieur que du monde extérieur. On pourrait même ajouter que les premiers poëtes lyriques sont les vrais précurseurs des philosophes antésocratiques qui ont chanté la naissance du monde et la formation des êtres, tandis que les lyriques de la seconde époque donnent la main à Socrate. Ces considérations se présentent naturellement à l'esprit pour peu qu'on lise avec attention et en suivant un ordre à peu près chronologique les fragments des poëtes lyriques réunis dans la belle et excellente édition de Théod. Bergk (1).

Archiloque (719-663), Alcée (vers 603), Hipponax (vers 546), par exemple, n'ont peut-être jamais été interrogés par les historiens de la médecine; cependant ils donnent des réponses, très-brèves, il est vrai, mais plus satisfaisantes que ne peuvent le faire tous ces auteurs, comparativement récents, dont on invoque complaisamment le témoignage pour faire l'histoire de la médecine primitive des Grecs.

A propos d'Homère, j'ai mentionné les termes d'anatomie disséminés dans les fragments d'Archiloque; voici maintenant des remarques d'un autre genre. Le poëte sait que la bile est dans le foie (2), ce qui est une notion anatomique que nous n'avions pas encore rencontrée, et qu'on ne s'étonnera pas dès lors de retrouver dans Eschyle (3); — il parle d'une tumeur, d'un abcès (φῦμα) qui se développe entre les deux cuisses (4), et d'une ablation des parties géni-

(1) *Poetae lyrici Graeci*, ed. tertia, emend. et auctior. Lipsiæ, 1865-68, in-8. C'est toujours l'édition que je cite pour les lyriques, à moins d'indication contraire.

(2) Fragm. 130. — (3) *Prom.*, 495. Voy. plus loin p. 13. — (4) Fragm. 135.

tales (1); — peut-être a-t-il connu la maladie pédiculaire (2); — enfin il a observé que dans les grandes douleurs morales le poumon semble se gonfler dans la poitrine (3), et que dans les violentes passions une sensation douloureuse pénètre jusqu'aux os (4).

Trois mots d'Alcée ont une grande importance pour l'histoire de l'ancienne physiologie. En étudiant la Collection hippocratique, nous trouverons de vives attaques et une réfutation décisive dirigées contre ceux qui font passer une partie de la boisson par la trachée-artère pour arriver au poumon; eh bien ! cette opinion est formellement exprimée dans Alcée, qui s'écrie : « *Humectez le poumon avec le vin*, car tout a soif à cause de l'excès de la chaleur (5). »

Un peu plus tard, dans Hipponax, nous rencontrons plusieurs passages qui intéressent plus ou moins directement l'histoire de la diététique et celle de l'emploi des charmes pour purifier les villes empestées ou pour d'autres usages (6); un autre où il est question des *engelures* (7); enfin l'*observation* d'un inconnu qui rendait du sang avec les urines et de la bile par le fondement (8). — Deux mots glanés dans les fragments d'Archiloque (9) et d'Hipponax (10) suffi-

(1) Fragm. 137. Il s'agit probablement de quelque châtiment ou de quelque crime. Dans Eschyle (*Eumen.*, 187-188), il est question de la castration en même temps que des avortements (σπέρματος ἀποφθοραί et χλοῦνις) comme d'un crime fréquent, et non comme d'une opération chirurgicale. — Suivant l'historien Xanthus (vers 500 avant J.-C.), fragm. 19, ce sont les Lydiens qui ont les premiers *châtré* les femmes εὐνούχισαν); mais il n'est pas dit en quoi consistait cette opération. — (2) Fragm. 138. —(3) Fragm. 9.—(4) Fragm. 84.—(5) Fragm. 39 : τέγγε πνεύμονας οἴνῳ. C'est encore à cette théorie, consacrée aussi dans le *Timée* de Platon (78a), qu'Eupolis (fragm. 11 des *Adulat.*) fait allusion. Cf. mon *Mémoire sur Homère*, note 5 de la p. 58, et ici, plus loin, p. 13, note 5. — (6) Frag. 4-9 (φαρμάκοις πόλιν καθαίρειν); 34, 35, 42 (φάρμακον avec le sens de *remède*). Notez au fragm. 35 l'emploi de φαρμάσσω avec la signification de *mettre des condiments*. — Le même mot se trouve dans Eschyle, *Agam.*, 94, à propos de l'huile qui ranime la flamme; tandis que dans un autre passage (*Agam.*, 848), dans Pindare (*Olymp.*, IX, 97) et dans le frag. 27 d'Ibycus (vers l'an 539) φάρμακον a le sens de *remède*. Cf. Eurip., frag. 418, *Alcest.*, 966-971; et *Phœniss.*, 472 (où le sens est équivoque); Aristoph., *Vespæ*, 807-810; *Equit.*, 906. — Eschyle (fragm. 452) appelle les Tyrrhéniens φαρμακοποιὸν ἔθνος, ce qui se rapporte plutôt aux drogues malfaisantes qu'aux remèdes. — Les philtres, les incantations, φίλτρα, ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι, sont aussi des *remèdes* d'amour dans Eurip. *Hipp.* 477, 479, 509 (*philtres inoffensifs*), 516 (*pour onction* ou *pour boisson*). Cf. Aristoph. *Equit.*, 1405 (φαρμακός, *empoisonneur*); Soph., fragm. 980; Eurip., *Andr.*, 355. — L'historien Phérécyde, qui florissait vers l'an 480, donne (fragm. 7) aux Cabires l'épithète de φαρμακεῖς (*præstigiatores*). D'où l'on voit que le mot φάρμακος a une signification très-étendue à l'origine; elle finit, dans les temps postérieurs, par se restreindre presque uniquement au sens médical. — (7) Fragm. 19 (χίμετλα). Voy. Aristoph. *Vespæ*, 1167. — (8) Fragm. 55 (*fistule vésico-rectale?*).—(9) Fragm. 194 : τράμις.— (10) Fragm. 84, τράμις; 128 : μυλακρίς (*petite meule*).

sent pour montrer que l'étude du corps humain a fait quelques progrès depuis Homère ; l'attention s'est fixée sur des parties de moindre importance que celles qui sont dénommées dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*. Nous trouvons d'abord la première mention du *raphé* qui sépare en deux moitiés latérales le périnée et le scrotum ; puis, pour la première fois aussi, un des noms de la rotule.

SOLON.

Idée que Solon se faisait de la médecine. — Dans les temps anciens la médecine, quoiqu'elle ait été exercée par d'illustres personnages, est considérée non comme une *science*, mais comme un *art* (1) : cette conception, que nous voyons en germe dans Solon, se trouve nettement exprimée dans quelques-uns des écrits de la Collection hippocratique, et il faut arriver jusqu'à Galien pour que la double notion de science et d'art commence à se faire pleinement jour. Dans la première antiquité il n'y a guère que la philosophie qui reçoive le nom de science, et l'habitude, une fois prise, s'est conservée pour la médecine lorsque déjà cette branche des connaissances humaines possédait ses théories, ses principes et ses lois, en un mot, lorsqu'elle remplissait ou du moins qu'elle passait pour remplir la plupart des conditions qui constituent une science.

Dans un long fragment, conservé par Stobée (2), Solon, énumérant en très-beaux vers, mais empreints de mélancolie et d'un peu de scepticisme ou de découragement, les différentes conditions sociales, et l'utilité qu'on en retire pour la fortune ou pour la réputation, consacre huit de ces vers à la médecine, qu'il rapproche de la divination : « Les médecins, dit-il, font le métier (ἔργον) de Pæon, versé dans la connaissance des médicaments ; mais le succès ne répond pas

(1) Elle est même rangée parmi les arts mécaniques ou illibéraux (βάναυσοι). Il semble bien que Platon (*Alcib.* I, p. 131 B) partage cet avis ; car, malgré l'importance qu'il accorde à la médecine et le respect qu'il marque pour Hippocrate, lorsqu'il parle de *médecine pratique*, d'agriculture et d'autres métiers, et quoiqu'il admette peut-être des nuances, il dit que ce ne sont pas les occupations d'un *homme comme il faut* (ἀνδρὸς ἀγαθοῦ). — Voy. aussi Druhmann, *Die Arbeiter, u. s. w. (les Travailleurs et le communisme en Grèce et à Rome)*, Kœnigsb., 1860, in-8, p. 60 et 108. — L'idée de science est inconnue dans la haute antiquité, et la pratique des arts et métiers, des *professions utiles*, n'avait rien cependant que d'honorable. Homère nomme les médecins des *ouvriers*, et il les place à côté des menuisiers et des chantres ; mais en dépit de l'épithète *illibéraux*, les arts et les artistes ont été honorés dans les plus beaux temps de la civilisation hellénique. Voy. sur le travail libre en Grèce, Wallon, *Hist. de l'escl. dans l'antiq.*, t. I, p. 139 et suiv. ; et pour Rome, t. II, p. 1 et suiv.

(2) Fragm. 13 dans Bergk.

toujours à leurs efforts; souvent d'une petite douleur naît un grand mal qui ne cède pas à l'emploi des remèdes adoucissants; d'autres fois l'attouchement des mains rétablit promptement la santé chez un homme plongé dans des maladies dangereuses et pénibles. Le Destin distribue aux mortels tantôt le bien et tantôt le mal; les dons (heureux ou funestes) que les dieux immortels nous envoient ne peuvent pas être évités (1). Toute œuvre est pleine de dangers, et nul ne sait où aboutira le travail commencé... »

C'est donc parmi les métiers, ou, si l'on trouve le mot trop dur, parmi les arts que Solon range la médecine; loin de lui accorder une très-grande puissance, il voudrait la soumettre à la décision aveugle du Destin ou à la volonté plus éclairée des dieux; il réserve même une partie de sa confiance pour ces attouchements magiques auxquels les anciens attribuaient tant d'efficacité dans la guérison des maladies (2). De sorte qu'au temps de Solon on reconnaît bien l'existence d'une médecine interne, mais d'une médecine qui n'a pas la parfaite conscience ni d'elle-même ni de sa force, et qui cependant ne semble pas tout entière enveloppée par les superstitions populaires. Si la croyance à l'intervention directe et incessante de la Divinité pour le maintien de la santé ou pour la production des maladies, croyance qui nous vient surtout des poëtes, que les philosophes ont accréditée et qui a été partagée par plus d'un médecin dans l'antiquité ou dans les temps modernes, venait jamais à prendre le dessus, c'en serait fait de toute science et de tout art.

La médecine ne relève que de la nature et ne repose que sur des moyens naturels; elle doit, sauf à se renier elle-même, avoir pleine confiance en sa propre efficacité, sans oublier, néanmoins, que la mort est ce qu'il y a au monde de plus fort, et que le mouvement même de la vie est un acheminement vers une inévitable destruction. La foi en la science est indépendante de la foi religieuse des savants; la croyance en la physiologie n'exclut pas la croyance aux dogmes proclamés par la théologie; les deux domaines sont complétement distincts, n'en déplaise à certains esprits plus zélés que clairvoyants.

Heureusement le législateur d'Athènes n'était pas le législateur de l'art de guérir, et d'autres poëtes se montrent mieux instruits des salutaires effets que produit l'intervention de la médecine entre des mains habiles.

(1) Ces vers sont une réminiscence d'Homère. Voy. *Od.*, V, 397, et surtout IX, 411.

(2) A bien considérer l'ensemble des passages où Solon parle de la médecine, on peut croire cependant que dans sa pensée le Destin agit plutôt pour produire les maladies que pour les guérir.

Le passage que je viens de citer n'est pas non plus le seul qui nous intéresse dans les fragments de Solon; il a placé la vraie richesse, je veux dire la vraie santé, dans un bon estomac, dans une robuste poitrine et dans des pieds agiles (1); s'il ne dit rien de la tête, c'est que dans l'antique médecine cette partie, dont la poitrine avait usurpé les fonctions, ne jouait pas encore le rôle important que lui accordent la physiologie et la pathologie modernes. On ne doit pas oublier non plus de signaler le vingt-septième fragment, où nous trouvons pour la première fois une distribution physiologique des périodes de la vie humaine, et où nous voyons déjà apparaître la puissance du nombre *sept* combinée avec celle du nombre *dix* (2).

« A sept ans, quand l'enfant est impubère et dans le premier âge, on voit pousser et apparaître la rangée des dents; lorsque le Dieu ajoute sept autres années, alors apparaissent les signes de la puberté; à la troisième semaine d'années, lorsque les membres sont encore en train de se former, le menton se recouvre d'un léger duvet, et la peau offre une teinte fleurie; à la quatrième semaine, l'homme possède toute la force qui caractérise la virilité; la cinquième avertit l'homme mûr qu'il faut songer à prendre une femme et assurer sa postérité; à la sixième l'esprit de l'homme est propre à toutes choses, mais il ne veut pas faire des travaux inutiles (ou *vils*); la septième et la huitième lui donnent la plénitude de la sagesse et l'art de bien dire; dans la neuvième l'homme conserve encore quelque puissance, mais déjà son intelligence et sa parole ne suffisent plus aux grandes choses; enfin, quand Dieu aura ajouté une dixième période de sept ans, l'homme doit subir sans surprise le destin non précoce de la mort (3). »

Ce n'est pas une chose indifférente que de marquer ainsi, chemin faisant, l'origine de doctrines que nous rencontrerons plus tard dans Hippocrate et dans d'autres auteurs; de cette façon, tout se tient dans le développement historique, et la Collection hippocratique n'est plus, comme elle apparaît ordinairement, un oasis à l'extrémité du désert.

Cette moisson, déjà riche, à travers les débris des *Élégies* de Solon, pourrait encore s'accroître de trois passages (4) où le poëte nous fournit quelques renseignements précieux sur les aliments en usage

(1) Fragm. 24.—(2) Voy. aussi le fragm. 20.—(3) Voy. en particulier, sur les noms des différents âges de l'homme, Nauck, *Aristophanis Byzant. Fragm.*, Halæ, 1848, in-8, p. 87-127; Boissonade, *Anecdota*, t. II, p. 454; les notes sur Oribase, t. I, p. 653-54; mes *Notices et extraits des mss.*, p. 141-142; et pour les jours réservés, cf. plus haut le paragraphe relatif à Hésiode, p. 4. — (4) Fragm. 38-40.

de son temps ; mais je me contente de les indiquer ici aux personnes qui voudraient s'occuper d'une histoire particulière de l'hygiène, ou du moins de l'alimentation (1).

C'est à cette époque reculée que se trouve la plus ancienne mention des sources d'eaux minérales (elles étaient consacrées à Hercule) et des bains qu'on y prenait (2). Sophocle (3) parle aussi des bains chauds du mont Œta, bains qui paraissent avoir été fréquentés; le poëte Cratès (vers l'an 449-424), à propos des bains chauds où il veut conduire ses amis (4), mentionne une espèce de maison de santé ou d'hôpital (*nosocomeion*), placé près de la mer, sous l'invocation de Pæon, médecin des dieux, et désigné par le mot *pæonéion*, comme les temples d'Esculape s'appelaient *asclépiéions*. Ce passage de Cratès est d'autant plus important à signaler qu'il est unique et qu'il se rapporte à un établissement médical dirigé peut-être par des laïques et différent des temples d'Esculape.

Ce premier regard que nous venons de jeter vers l'horizon le plus reculé de notre histoire n'a pas été sans profit ni sans intérêt. Les profondes assises sont désormais posées ; nous verrons maintenant le monument s'élever peu à peu et prendre des proportions de plus en plus régulières. Les théories vont intervenir pour expliquer et rassembler sous certaines lois les faits que l'expérience a multipliés; imaginées en partie par des médecins et en partie par des philosophes, ou, si vous voulez, par des *physiciens* qui avaient la prétention, mal justifiée, de connaître la nature, ces théories sont ce qu'elles pouvaient être en dehors de toute notion positive de physiologie, c'est-à-dire très-vagues, et n'ayant d'autre soutien que les manifestations les plus grossières de la vie normale et de la vie pathologique.

Après Solon, la scène médicale s'agrandit, les renseignements deviennent plus nombreux et plus précis ; deux voies parallèles, mais

(1) Les Comiques (je ne parle ici que de ceux qui sont antérieurs à Hippocrate ou, à peu près, ses contemporains) sont remplis de détails sur l'alimentation ; je mentionne particulièrement dans cette note Chionide, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Téléclides, Eupolis, dont presque tous les fragments contiennent quelques renseignements. Voy. Aristoph. *Ranæ*, 338 (*usage du porc*); Soph., fragm. 743; *Pax*, 712 (κυκεών); *Vespæ*, 491, suiv. ; 810 (*suc de ptisane*); *Equit.*, 1166, suiv. ; *Acharn.*, 873, suiv., et 1098, suiv. Fragm. 10, 180, 190, 200, 201, 205, 249, 252, 267, 301, 302, 344, 345, 359, 364, 365, 366, 367, 379, 380, 421, 476, 529, enfin 610. Voy. encore l'historien Hecataeus (vers l'an 549), frag. 290, sur le régime des Égyptiens. Sur le même sujet, il ne faut pas non plus oublier Hérodote. — (2) Ibycus (vers l'an 539 av. J.-C.), fragm. 46. — Cf. aussi Oribase, t. II, p. 875, la note du chap. 3, liv. X, sur l'histoire des bains minéraux. — (3) *Trachin.*, 634. — (4) *Belluæ*, fragm. 2, παιώνιον.

dissemblables, nous conduisent jusqu'à Hippocrate : l'une plus large, plus droite et non interrompue; l'autre plus étroite, plus tortueuse et fréquemment entrecoupée. La première nous est ouverte par l'histoire de la philosophie naturelle ou cosmogonique, de laquelle procèdent une notable partie des théories biologiques; nous nous engageons dans la seconde à la suite des historiens, des auteurs dramatiques et de quelques autres écrivains qui nous permettent de fixer des dates, de rassembler des faits, de recueillir des noms. La médecine et les médecins sont dès lors mêlés aux circonstances les plus diverses de la vie publique ou privée; quoique la série des témoignages ne soit pas continue, que ces témoignages ne soient pas toujours très-explicites, et qu'ils se rapportent surtout à l'histoire extérieure, ils concourent néanmoins à démontrer que l'école de Cos et l'école de Cnide, pour ne rappeler que les deux écoles les plus connues, ont de profondes racines dans le passé (1).

Ce n'est pas chez les philosophes, nous le savons pertinemment (2), qu'il faut chercher la vraie tradition médicale; avant Thalès nous l'avons suivie, depuis Homère jusqu'à Solon, dans les fragments des poëtes; entre Thalès et Hippocrate ce sont encore les poëtes, auxquels nous pouvons cette fois ajouter les historiens, qu'il faut, en l'absence de textes médicaux, interroger, si nous voulons mettre en lumière soit les traces d'une pratique naturelle, soit les preuves d'un progrès réel, quoique peu sensible, dans la connaissance des détails anatomiques et dans les notions de pathologie.

Cette exposition comprend deux grandes sections : dans la première, on a rassemblé les divers renseignements puisés jusque parmi les contemporains d'Hippocrate, renseignements qui permettent de contrôler l'état des sciences médicales depuis Solon jusqu'aux dernières années du ve siècle, mais sans qu'on puisse cependant les rattacher à quelque nom propre de médecin, de ville, de secte ou d'école. — Dans la seconde, on a rangé et commenté les textes qui concernent les écoles médicales et les médecins de la Grande-Grèce

(1) Dans mon cours au Collége de France, j'ai d'abord suivi la première voie, en donnant l'exposition des connaissances médicales, anatomiques et physiologiques des philosophes. — Pour le moment je laisse ce sujet de côté, et j'arrive de suite aux auteurs qui ne sont ni médecins, ni philosophes.

(2) Je crois avoir démontré, dans les leçons auxquelles la note précédente fait allusion, que les philosophes n'ont exercé sur la pratique médicale aucune influence, si ce n'est, de la part de quelques-uns, une très-mauvaise, par leur charlatanisme éhonté. Je publierai prochainement une étude spéciale sur les connaissances de Platon touchant l'anatomie, la physiologie et la médecine.

(y compris la Sicile), de Cyrène, de Rhodes, de Cnide, enfin de Cos. L'histoire de ces écoles nous ramène encore à des temps fort voisins d'Hippocrate. Chemin faisant, on a réuni quelques remarques sur la médecine militaire et sur les médecins publics.

II

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DEPUIS SOLON JUSQU'A HIPPOCRATE.

Anatomie. — Durant l'espace de temps qui s'écoule entre Solon et Hippocrate, ni l'anatomie ni la physiologie ne font de véritables conquêtes, pas plus dans les écoles de philosophie qu'en dehors de ces écoles (1); car alors on ne pratiquait pas plus les dissections et on ne connaissait pas mieux la méthode expérimentale qu'entre Homère et le législateur d'Athènes. Cependant, la nomenclature anatomique prend des accroissements tels qu'Hippocrate n'a presque plus rien à y ajouter ; on voit apparaître des mots nouveaux, qui répondent parfois à des connaissances nouvelles (2). Quelques pages serviront à faire connaître ces expressions et les notions anatomiques qui y correspondent (3).

Poumons. — Nous avons vu quelle était l'ignorance des philosophes touchant le siége et le rôle de la respiration ; un poëte, Sophocle (4), nous fournit, l'un des premiers, une notion plus précise

(1) On a rapproché des poëmes homériques (voy. le *Lexique anatomique* dans mon *Mémoire sur Homère*) les principaux textes des poëtes et des prosateurs qui ont écrit entre Solon et Hippocrate et qui se sont servis des mêmes termes qu'Homère et à peu près dans le même sens; on a aussi renvoyé, dans le chapitre relatif à la physiologie chez les philosophes, aux passages des autres auteurs anciens où l'on peut reconnaître un écho des doctrines professées dans les écoles antésocratiques. On a réuni dans le présent chapitre tous les mots dont l'étude offre quelque particularité et qui sont tirés soit des auteurs qui précèdent Hippocrate, soit de ses contemporains, à l'exception de Platon, auquel nous avons consacré une étude spéciale. On a, autant qu'il était possible, groupé ces mots comme pour Homère, en suivant un ordre anatomique. — La physiologie n'a pas pu être toujours nettement séparée de l'anatomie.

(2) On trouve dans Simonide, fragm. 7, vers 71 et suiv., une comparaison du singe et de l'homme, mais c'est plutôt une comparaison morale qu'anatomique.

(3) Tous ces textes réunis permettent d'établir les rapports du langage littéraire et du langage technique, qui sont parfois fort distincts dans les temps postérieurs, tandis que la désignation des parties du corps est la même à peu près dans Homère et dans les médecins hippocratiques pour celles de ces parties qui étaient connues du poëte.

(4) Fragm. 416 : ἐκπνέουσι πνευμόνων ἄπο.

à ce sujet ; en parlant des bœufs d'airain forgés par Vulcain, il dit « qu'ils expirent l'air par le poumon et le feu à travers les narines. » De ce fragment on en peut rapprocher un autre de l'*Ajax Locrien*, où il est dit « que l'homme n'est qu'air et ombre (1). » C'est un nouveau témoignage de l'importance que les anciens attribuaient à l'air dans la constitution humaine. — Le même poëte (2) nous fait connaître aussi un détail nouveau sur la structure des poumons, lorsqu'il montre Hercule en proie au feu intérieur qui dévore ses chairs et les *artères* (c'est-à-dire les *bronches*) du poumon. D'un autre côté, Euripide fait allusion à la trachée-artère, quand il parle des routes de l'air (3) qui descendent le long du cou (λαιμός) et que tranche l'épée en même temps qu'elle divise les vaisseaux d'où s'échappent des fontaines de sang (4). C'est ici le lieu de rappeler que ce poëte, tout en admettant que nous respirons à l'aide du poumon, admet aussi que la boisson pénètre également dans ce viscère (5).

Foie. — Dans le beau passage d'Eschyle où Prométhée se donne pour l'inventeur de la divination d'après l'inspection des entrailles des victimes (6), le foie est considéré comme l'organe de la bile, ainsi que je l'ai déjà dit à propos d'Archiloque (7) ; de plus, on remarque la mention détournée, mais cependant manifeste, d'un des lobes du foie (λοβός), celui qui loge la *vésicule du fiel* (8). Euripide (9) entre encore dans plus de détails : outre la mention expresse du lobe, il parle des *veines portes* et des *réservoirs du fiel*. Il semble aussi qu'en un passage Aristophane (10) ait fait allusion aux sacrificateurs chargés d'inspecter les *portes du foie*.

Vaisseaux. — De divers passages d'Homère, que j'ai indiqués en leur lieu, on peut conclure que le poëte avait placé le sang

(1) Fragm. 150 : πνεῦμα καὶ σκιὰ μόνον. Socrate (Aristoph., *Nubes* 627) jure *par la respiration :* Μὰ τὴν ἀναπνοήν. — (2) *Trach.*, 1054.

(3) *Hec.*, 567 : πνεύματος διαῤῥοαί. Voy. sur ce passage le Scholiaste où l'on a eu la prétention de trouver la *circulation*, tandis qu'il ne s'agit que d'un lambeau de la théorie galénique. — Cf. *Heracl.*, 821-822. — (4) *Ibid.*, 568 : κρουνοὶ δ' ἐχώρουν.

(5) Fragm. 952 : οἶνος περάσας πλευμόνων διαῤῥοάς. Voy. plus haut p. 6, note 5. Il semble qu'on trouve aussi un souvenir de cette opinion dans les fragments du poëte comique Phérécrate (*Metall. effoss.*, fragm. 1, vers 1), à moins que λάρυγξ ne soit pris dans le sens de φάρυγξ.

(6) *Prom.*, 495. Cf. *Eumen.*, 158, où le lobe est peut-être pris, par abus de langage, pour la totalité du foie. — (7) Voy. p. 5.

(8) Voy. Cuvier, *Anat. comp.*, t. IV, IIe part., p. 432.

(9) *Elect.*, 827-29 : πύλαι δὲ καὶ δοχαὶ χολῆς.

(10) Frag. 454 : πυλαωροί.

dans des vaisseaux; mais Eschyle, plus explicite, se sert pour la première fois d'une épithète caractéristique : *vaisseaux qui versent le sang* (1). Ce texte intéresse même jusqu'à un certain point la médecine légale ; car il y est dit que les vaisseaux, ou paraissent vides de sang, ou n'en laissent plus échapper dans les grandes émotions morales, comme après la mort, quand on les divise. Nous ne constatons, du reste, presque aucun progrès dans la connaissance détaillée des vaisseaux; nous n'avons guère à signaler sous ce rapport qu'un passage où Hérodote (2) parle des vaisseaux des tempes.

Cerveau. — Le cerveau est un des viscères sur la structure desquels nous avons le moins de renseignements jusqu'aux temps hippocratiques; enregistrons donc un passage où Aristophane (3) mentionne soit les deux membranes qui revêtent l'encéphale et qui seules ont été connues dans l'antiquité, soit les deux hémisphères. Cette dernière interprétation, vers laquelle je penche, appartient au plus ancien scholiaste, l'autre au plus récent; elle est acceptée sans discussion par les auteurs du *Trésor grec* et par les traducteurs. Si on se rappelle cependant que la comparaison est tirée de la forme d'une feuille de figuier (θρίον), et si on se représente l'apparence de chaque hémisphère, soit par leur surface externe, soit par l'interne, quand ils ont été séparés et qu'on a divisé le corps calleux, y compris les parties latérales du cervelet avec la moelle allongée, on comprendra qu'une telle comparaison ne manque pas d'une certaine exactitude. Notre poëte a voulu faire dire à Bacchus : Je perdrais les deux côtés de la cervelle, en d'autres termes, je me briserais la tête, si je me jetais du haut du Céramique en bas.

Face. — Euripide (4) est, je crois, le premier auteur où l'on rencontre le mot μυκτήρ, *narines*, ou *nez ;* il semble aussi que Sophocle (5) et surtout Aristophane (6) appelaient soit les narines, soit le nez du nom (μύξα) qu'on donnait habituellement au mucus qui s'en échappe (7).

(1) Fragm. 240 : αἱμόῤῥυτοι φλέβες. Cf. Soph., *Phil.*, 824-25. — Euripide (*Ion.*, 1011) sait aussi qu'il y a des vaisseaux creux qui versent le sang lorsqu'ils sont divisés. — Dans Aristoph., *Thesmoph.*, 694, on trouve l'expression φοίνιαι φλέβες, les *vaisseaux empourprés*. — (2) IV, 187. Voy. plus haut p. 13.

(3) *Ranæ*, 134 : ἀπολέσαιμ' ἂν ἐγκεφάλου θρίω δύο.

(4) Fragm. 1044. — Voy. Aristoph., *Vesp.*, 1498. — (5) Fragm. 581.

(6) Fragm. 650. Du reste on ne doit pas oublier qu'Hérodote, II, 86, appelle les narines μυξωτῆρες.

(7) Cependant, *Equit.*, 910, ἀπομυξάμενος signifie *s'étant mouché.* Il est dit aussi : οἷον μυκτὴρ μυκᾶται, *Vesp.*, 1488.

Canal intestinal. — Quelques mots désignant soit la cavité ou les parois de l'abdomen, soit une partie du canal intestinal, surtout chez les animaux, se lisent aussi pour la première fois dans Aristophane (1).

On a vu, à propos d'Homère (2), combien étaient vagues et étendus les sens de γαστήρ; il en est de même de ceux de κοιλία qu'on trouve chez Hellanicus (3), plusieurs fois chez Hérodote (4) et chez Aristophane (5); dans le premier passage d'Hérodote, l'opposition entre κοιλία, *tube intestinal*, et νηδύς, *cavité abdominale*, est manifeste; mais précisément dans le second l'opposition est retournée, pour ainsi parler : νηδύς est devenu l'intestin, et κοιλία semble désigner la cavité de l'abdomen. Chez Aristophane, κοιλία est le *ventre* dans son sens le plus général, seulement dans les *Guêpes* il s'agit peut-être plus spécialement du gésier du coq; ailleurs (6) il appelle le jabot πρηγορεών.

Euripide, en parlant de la gestation (7), indique, mais assez vaguement, la place de l'utérus, car il dit : « Je t'ai nourri, je t'ai porté *sous le foie.* » C'est au *foie*, c'est-à-dire, sans doute, à la région précordiale et non au *cœur*, comme on traduit, que retentit la douleur (8); cependant, ailleurs (9) les émotions morales se font sentir *à l'extrémité du cœur*, c'est-à-dire au sommet de la poitrine.

Le mot ἐπίπλοος se lit pour la première fois dans Épicharme (10), mais plutôt pour désigner la cavité du ventre (comme nous dirions la *panse*) que la membrane graisseuse qui porte spécialement le nom d'*épiploon;* c'est chez Hérodote (11) qu'on trouve ce mot avec son sens anatomique.

(1) Par exemple, ὑπογάστριον, fragm. 333; *Vespæ*, 195; κόλον, *Equit.*, 455 (où ce mot est distingué d'ἔντερον); ἦνυστρον, *Equit.*, 1179; νῆστις, ἠτριαία, fragm. 421; mais le sens de ces mots est trop indéterminé pour que nous nous y arrêtions; nous les retrouverons plus tard dans de meilleures conditions.

(2) P. 17 de mon *Mémoire*.

(3) Fragm. 125. Il s'agit d'une eau près de Magnésie, qui semblait pétrifier la κοιλία (estomac ou ventre). — Voy. aussi fragm. 136.

(4) Par exemple, II, 86 et 87.

(5) *Equit.*, 280 (*ventre vide*); *Vespæ*, 794 (*estomac*); *Ranæ*, 485 (*bas-ventre*). Un contemporain d'Aristophane, le comique Théopompe (*Phin.*, 1), a une expression tout à fait hippocratique : *Tu es constipé, tu as le ventre dur* (κοιλίαν σκληρὰν ἔχεις), *mange des bettes.* — (6) *Equit.*, 374.

(7) *Suppl.* 919. Dans cette phrase d'*Andromaque*, 356 : νηδὺν ἐξαμβλοῦμεν (*ventri abortum facio*), νηδύς est pris dans la même acception que chez Homère : *porter un enfant dans son ventre.* Voy. mon Mémoire précité, p. 19.

(8) *Rhesus*, 425. — (9) *Hec.*, 242 : ἄκρας καρδίας.

(10) A. *Bacchæ*, 1. Cf. aussi *Theari*, 1. — J'ai toujours cité cet auteur d'après l'édition de Lorenz, Berlin, 1864. — (11) II, 47, où se lit aussi le mot σπλήν.

Organes génitaux. — La langue d'argot a été souvent mise à contribution par Aristophane pour désigner soit l'ensemble des organes génitaux, soit leurs diverses parties, soit enfin les régions voisines; mais le sel de ces *grossières finesses* nous échappe ordinairement, faute d'une connaissance suffisante tantôt de l'étymologie, tantôt du sens primitif. On peut signaler aussi l'emploi de termes qui, probablement, avaient déjà cours et qui sont restés dans le langage anatomique. Le membre viril est nommé tour à tour πόσθη (1), πόσθιον (2), κωλῆ (3), c'est-à-dire la cuisse (qui est le sens ordinaire), le *membre de devant;* tantôt, jouant sur les mots et sur des allusions ou des similitudes connues du public, le poëte appelle le pénis κριθή (4), *grain d'orge;* σῦκον (5), *figue*, sans doute en considérant surtout le *gland*, qui a quelque ressemblance avec le fruit du figuier, et à cause d'usages immondes; ἐρέβινθος (6), *pois chiche*; φηγός (7), *chêne*, parce que cet arbre produit des glands; ce qui semblerait prouver que déjà du temps d'Aristophane le gland du pénis avait été dénommé βάλανος par comparaison avec le gland du chêne; κέρκος (8), *queue*, par une analogie facile à comprendre et que ni les Latins ni les modernes n'ont oubliée; ψωλή (9), mot dont le sens est d'ailleurs inconnu. Il en est de même de πέος (10), à propos duquel le scholiaste (11) dit que ce mot s'emploie dans le langage obscène; du reste il est plus ancien qu'Aristophane, puisqu'il se trouve déjà dans Eschyle (12). Νεῦρον, *nerf*, dans le sens de *pénis*, serait encore un mot aristophanien d'après le *Trésor grec*, qui renvoie à *Aves*

(1) *Nub.*, 1014. Ce mot désigne ordinairement le prépuce; mais ici c'est bien du pénis qu'il s'agit. Voy. le scholiaste sur ce passage.

(2) *Thesm.*, 254, 515, 1188; se retrouve dans Hippocrate et n'a pas d'autre emploi; c'est probablement un diminutif de πόσθη.

(3) *Nub.*, 1019.

(4) *Pax*, 962, 965, 967. *Donner l'orge*, c'est-à-dire satisfaire ses appétits vénériens. C'est encore ainsi qu'on comparait dans le Bas-Empire les parties génitales de la femme à une bourse de cuir. Voy. le scholiaste *in Nubes*, 965.

(5) *Pax*, 1348-49.

(6) *Acharn.*, 801 (*les pois chiches au cochon*, c'est-à-dire, copulation); *Ranæ*, 545, et le scholiaste sur ces vers.

(7) *Pax*, 1136-37, et le scholiaste.

(8) *Thesm.*, 239; *Ach.*, 785 et 787.

(9) *Aves*, 560; *Lys.*, 143, 979. D'après les grammairiens ψωλή est synonyme de δέμας, qui signifie quelquefois le pénis. Voy. par exemple Platon le Comique dans *Phaon*, fragm. 1, vers 10.

(10) Par exemple, *Ach.*, 158 (*amputer le pénis*); cf. 1216; *Equit.*, 1010 (*mordre le pénis*). Voyez plus haut la note 5 au mot σῦκον.

(11) *Nub.*, 965. — (12) Fragm. 8.

avec un point d'interrogation. Je n'ai point trouvé ce terme avec un tel sens, ni dans les *Oiseaux*, ni dans les autres pièces, mais bien dans Platon le Comique (1); c'est seulement un mot dérivé que l'on rencontre dans Aristophane, car l'érection est indiquée par le verbe νενεύρωται (2). On peut de ces textes rapprocher ceux où Epicharme (3) appelle le pénis ἄγκυρα, une *ancre*, un *croc*, et où Eupolis (4) l'assimile à un pieu, à une rame, κόντιλος.

Le vocabulaire d'Aristophane n'est pas moins riche pour les organes génitaux de la femme que pour ceux de l'homme. On peut signaler les mots δόριλλος (5), mot probablement forgé en dérision du poëte tragique Dorillus (6) ; κύσθος et χοῖρος (7), deux mots qui paraissent synonymes et dont le second signifie primitivement *cochon ;* χοῖρος serait le petit cochon, κύσθος le cochon adulte : c'est-à-dire, χοῖρος désignerait les *genitalia* de la jeune fille, et κύσθος ceux de la femme ; du moins c'est ce qui semble ressortir du passage des *Acharniens* (8); σάκανδρος (9), dont la dérivation et la signification sont également inconnues. Le *clitoris*, comparé à une baie de myrte, est nommé μύρτον (10); et je pense que le mot ὅσσακος (11) désigne le même organe, puisque le sens primitif en est petit bâtonnet ou *courroie*.

Le fondement, l'anus, a reçu le nom de πρωκτός. C'est, en raison des pratiques infâmes fort répandues en Grèce, un mot familier aux comiques et en particulier à Aristophane (12). Je ne l'ai pas retrouvé jusqu'ici dans les auteurs médicaux. Les scholiastes ont étendu, mais par abus, sa signification aux fesses; ils regardent aussi

(1) *Phaon*, fragm. 1, vers 19-21. Juvénal (IX, 34 ; X, 205) n'a pas oublié cette expression. — Κέρας qu'Hésychius interprète par νευρά, ne serait-il pas pris dans le même sens chez Euripide, fragm. 279.

(2) *Lys.*, 1078 : νενεύρωται μὲν ἥδε συμφορὰ δεινῶς (véritable *priapisme*).

(3) B. 102. — (4) *Inc. fab.*, 43.

(5) Fragm. 336.

(6) C'est contrairement aux règles de l'étymologie que les *Étymologiques* veulent tirer ce mot de δείρειν (*écorcher*), par allusion à l'épilage des parties sexuelles auquel se livraient les femmes.

(7) *Lys.*, 1158; *Ach.*, 781, et le scholiaste, 788, 789; *Ranæ*, 430; *Ecclez.*, 724. Voyez le scholiaste sur *Pax*, 1176.

(8) Voy. aussi le *Trésor* au mot χοῖρος. — Eupolis (*Civit.*, 5) se sert également du mot κύσθος. Le comique Théopompe (*Callaeschr.*, 3) appelle la vulve *les parties centrales* (αἱ μέσαι). Σαβαρίχη, dans le poëte comique Téléclides (*Inc. fab.*, 21), désigne encore les organes génitaux de la femme; de même, d'après les scholiastes, σάβυττος (*quædam tonsuræ forma*) et σάραβος.

(9) *Lys.*, 824. — (10) *Lys.*, 1004. — (11) *Lys.*, 1001.

(12) Voy. par exemple *Ach* , 83; *Thesm.*, 248; *Vesp.*, 604, et le scholiaste; *Eccl.*, 368.

τράμις (1) comme un synonyme de πρωκτός; mais τράμις semble plutôt, d'après les témoignages anciens, et en particulier d'après celui d'Érotien (2) et de Rufus (3), désigner la partie antérieure du périnée et surtout le raphé médian qui se dirige sur le scrotum ; le passage d'Aristophane ne fait point obstacle à cette interprétation.

Je ne crois pas que le nom des testicules, *orchis*, se lise dans les auteurs avant Sophocle (4).

Ostéologie et régions. — Après avoir à peu près épuisé tout ce que les prédécesseurs et les contemporains d'Hippocrate peuvent nous apprendre touchant la nomenclature des viscères et des organes génitaux, nous avons à enregistrer plusieurs termes nouveaux pour les os et pour quelques régions. Après avoir mentionné le mot σκάφιον (primitivement *boîte*, *vase hémisphérique*), par lequel, en son style particulier, Aristophane (5) désigne la tête, comme nous dirions *casser* ou *perdre la boule*, on peut rappeler aussi qu'Hérodote mentionne les *sutures* (ῥαφαί) de la tête; il rapporte même (6) comme un phénomène que ces sutures aient été trouvées soudées complétement et effacées sur un cadavre, et que toutes les dents également soudées ensemble ne paraissaient faire qu'un seul os pour la mâchoire inférieure et un seul pour la mâchoire supérieure.

C'est dans les poëtes comiques (7) et dans les poëtes tragiques (8) que nous trouvons pour la première fois le mot σιαγών pour désigner les mâchoires. Relevons aussi chez Épicharme, d'abord les mots γομφίος (9) et κυνόδους (10), *dent molaire* et *dent canine;* puis κύβιτον (11) pour désigner non l'os que nous appelons *cubitus*, mais la partie du coude sur laquelle on s'appuie : l'*olécrane*. C'est un mot imaginé,

(1) *Thesm.*, 246, et le Schol. sur ce vers. — Τράμις se lit déjà dans Archiloque (fragm. 194) et dans Hipponax (fragm. 84).

(2) P. 124, l. 16.; éd. de Klein; Leipzig, 1865.

(3) *Noms des parties du corps*, p. 31, l. 13.

(4) Fragm. 80, à propos de la castration, si fréquente dans l'antiquité. — Cf. aussi pour ὄρχις, Hérodote, IV, 109 ; Aristoph., *Pax*, 758; *Nubes*, 713.

(5) Fragm. 502. De même c'est par comparaison avec la carapace de la tortue qu'Euripide (*Elect.*, 837) appelle la poitrine, χέλυς, expression qui se retrouve dans Hippocrate.

(6) IX, 83. Voy. Eurip., *Phœniss.*, 1159-1160; *Suppl.*, 503.

(7) Aristoph., fragm. 278; Cratinus, fragm. 4 du *Plutus.*

(8) Soph., fragm. 670.

(9) Ce mot se lit aussi dans Hérodote, IX, 83; et dans Aristoph., *Ranæ*, 573.

(10) A. *Bus.*, fragm. 1.

(11) B. 93.

au dire de Rufus (1), par les Doriens de Sicile. Le mot *olécrane* se trouve, à son tour, dans Aristophane (2). Le poëte tragique Achæus (3) nous fournit un mot tout à fait anatomique et qui se lit dans Hippocrate, ἐπωμίς : *le haut de l'épaule*. La jambe proprement dite, ou sa partie antérieure, est appelée ἀντικνήμιον par Aristophane (4).

Suivant Érotien (5), la région postérieure du cou, ou plutôt la fossette qu'on remarque entre la double saillie longitudinale des muscles postérieurs du cou, saillie appelée *tendon* (6) par les anciens, a reçu dans Archiloque (7) le nom de σκύτη, qui a aussi d'autres significations anatomiques, ainsi qu'on peut le voir dans le *Lexique* du même Érotien. — Μασχάλη, *l'aisselle* se lit dans Eschyle (8). — Κοχώνη, qui a également des sens multiples, est employé par Aristophane (9) et par Eupolis (10), non pour désigner la commissure postérieure de la cuisse, mais les *fesses* (τὰ σφαιρώματα).

Physiologie. — Déjà, à propos d'Homère (11), il a été dit quelques mots de la viabilité du fœtus à sept mois (12); Hérodote (13) me permet de revenir avec plus de détail sur cette question, qui nous occupera de nouveau quand nous étudierons la Collection hippocratique. Ariston, roi de Sparte (l'anecdote nous reporte vers l'an 560), n'ayant point eu d'enfants de deux femmes qu'il avait épousées, et supposant que la faute en était, non point à lui, comme quelques-uns le prétendaient, mais à ses femmes, enleva celle de son ami Agetus; or il advint que cette troisième femme accoucha de Démarate à un temps

(1) *Noms des parties du corps*, p. 29, l. 13.

(2) ὀλέκρανον. *Pax.*, 443. Voy. aussi le scholiaste qui remarque que c'est un lieu très-douloureux quand on y reçoit quelque choc.

(3) Fragm. 5. — Cf. Chæremon, fragm. 15, où ce mot se trouve avec plusieurs autres termes anatomiques, entre autres ὠλένη, dont l'existence n'est indiquée dans Homère que par un dérivé.

(4) Voy. par exemple, *Ranæ*, 125-26 : froid qui gagne les jambes après qu'on a bu la ciguë; *Equit.*, 907 : topique pour les ulcères qui envahissent les jambes; *Plut.*, 784; *Acharn.*, 219-20. Ici ἀντικνήμιον comprend probablement le genou, et σκέλος désigne également la jambe. Cf. autre fragm. 630.

(5) P. 20, l. 5. — (6) Eurip., *Phœn.*, 41-42, parle des vrais tendons du pied.

(7) Fragm. 121.

(8) Fragm. 422. Cf. Soph. *Elect.*, 445.

(9) Voy. Érotien, p. 19, d'après une glose que j'ai découverte.

(10) *Ibid.* et même remarque.

(11) Voy. p. 93 de mon *Mémoire*.

(12) Au dire de Censorinus (VII, 5. Voy. *Fragm.* d'Épicharme, C. 16), le Pseudo-Épicharme, suivi par beaucoup d'autres, ne veut pas que l'enfant soit viable à huit mois. — (13) VI, 63-69.

trop court et *avant qu'elle eût accompli les dix mois*. Ariston fut très-troublé; il compta et recompta sur ses doigts et finit par dire avec serment : « Cet enfant ne peut être à moi. » Mais les femmes, en pareille occurrence, ne manquent pas de trouver quelque moyen habile de justification auprès de leur mari. Ariston fut donc convaincu qu'il était bien le père de Démarate, et dès lors il dormit tranquille. Toutefois Démarate lui-même, n'étant pas aussi assuré de la légitimité de sa naissance, ne craignit pas, après un sacrifice, d'interpeller sa mère à ce sujet. La femme d'Ariston ne fut pas plus embarrassée devant son fils que devant son mari, et elle se montra aussi bien renseignée que la meilleure sage-femme : « Vos ennemis, dit-elle, insistent principalement sur ce qu'Ariston, ayant reçu la nouvelle de votre naissance, affirma en présence de plusieurs personnes que vous n'étiez pas son fils, parce que le terme de dix mois n'était pas encore passé; mais cette parole lui échappa parce qu'il n'était pas instruit à cet égard. Sachez que les femmes accouchent à neuf mois, à sept, et ne vont pas toutes jusqu'à la fin du dixième mois. Quant à moi, mon fils, je vous ai mis au monde au bout de sept mois; et Ariston reconnut lui-même, peu après, son imprudence. Je vous ai dit la vérité tout entière. »

Larcher, dans ses notes sur Hérodote, explique comment s'est formée l'opinion que les enfants naissaient régulièrement à dix mois : « Les anciens comptaient ordinairement dix mois parce que leur année était lunaire. Les neuf mois de notre année, étant solaires, font 274 jours; neuf mois lunaires font 265 jours; ainsi, pour qu'une femme arrive à son terme, il faut environ neuf jours sur le dixième mois (1). » C'est ce mois que Pindare (2) appelle le *mois décisif*.

Hérodote (3) croit aussi que la femelle du lièvre est, de tous les animaux, la seule qui conçoive quoique déjà pleine, et qui porte en même temps des petits dont les uns sont couverts de poils, les autres n'en ont point, et d'autres ne font que se former, tandis qu'elle en conçoit encore d'autres. Il pense même que c'est là une disposition prise par la Providence pour que les animaux faibles ne soient pas exterminés par les plus forts; et comme preuve il soutient que la lionne ne porte jamais qu'une fois en sa vie, parce que le fœtus, en

(1) Or, on était dans l'habitude de compter le mois d'arrivée. — Voy. aussi Pétrequin, *Intervention de la physiologie dans un passage fort controversé des Eglogues de Virgile;* Paris, 1864.

(2) *Olymp.*, VI, 32 : κυρίῳ ἐν μηνί. — (3) III, 108.

s'échappant, déchire la matrice. Voilà où peut conduire la recherche des causes finales quand on ne sait ni l'anatomie ni la physiologie, et qu'on n'a aucune idée des lois naturelles. Quant à la question de superfétation, Hérodote est également en défaut, puisqu'on sait que la surconception est assez fréquente non-seulement chez le lièvre, mais dans toutes les espèces unipares et chez les multipares dont l'utérus est bilobé. La vraie superfétation dans l'espèce humaine est très-contestée; du moins il n'en existe guère de cas parfaitement authentiques.

Hérodote (1) raconte encore qu'une mule enfanta un poulain hermaphrodite, et chez qui les organes mâles étaient au-dessus des organes femelles; d'où l'on voit qu'il s'agit très-probablement d'une division congéniale du scrotum. Dans ce même passage, il rapporte gravement qu'une cavale mit au monde un lièvre.

De tous les fragments d'Epicharme (2) qui intéressent l'histoire de la médecine, et en particulier celle de la biologie, il n'en est pas de plus important que celui qu'a signalé M. Littré sur la science instinctive de la nature, et qui concorde d'une façon si remarquable avec un texte de la Collection hippocratique. Le poëte dit (3) : « Eumée, la sagesse n'est pas une chose spéciale; tout ce qui vit participe à la connaissance. Vous le reconnaîtrez si vous voulez considérer que les poules pondent des œufs qui ne sont pas vivants, mais elles les couvent et les animent par leur chaleur. *La nature seule, car elle n'est instruite que par elle-même, sait comment se comporte cette sagesse.* » On lit dans le VIe livre des *Épidémies* (4) : « La nature trouve par elle-même les voies et moyens sans éducation, par exemple le clignement des yeux [pour éloigner ou expulser un corps étranger], les offices de la langue, etc. ; *la nature, sans instruction et sans savoir, fait ce qui convient.* » Voilà entre deux auteurs, fort différents de condition et d'âge, une communauté de vues que nous avons mise à profit dans l'examen critique des écrits d'Hippocrate (5).

Pour Épicharme (6), la mort est la dissociation des éléments, dont chacun retourne vers son semblable; par exemple, la terre va à la

(1) VII, 57. — (2) B, 42.

(3) Nous remarquerons, en passant, que ce poëte (D. 4) met la santé au premier rang de tous les biens.

(4) Section V, § 1; t. V, p. 314.

(5) Je crois avoir prouvé ailleurs qu'il ne s'agit pas plus pour Hyppocrate que pour Épicharme de la *nature médicatrice*.

(6) B. 8; cf. 7.

terre, tandis que l'esprit monte en haut. C'est presque la définition chrétienne; le rapprochement devient même encore plus complet lorsque le poëte ajoute : « En cela qu'y a-t-il de pénible? Rien absolument. »

Voici entre Hippocrate et Hérodote un rapprochement qui n'est ni moins curieux ni moins instructif (car il confirme la tradition, et montre les mutuels emprunts) que celui que je viens d'établir entre Épicharme et Hippocrate. Atossa excitant son mari Darius à la reconnaissance envers le médecin Démocèdes, lui dit (1) : « L'âme (φρένες) croît avec le corps; à mesure que le corps vieillit, l'âme vieillit aussi; » et on lit dans Hippocrate (2) : « L'âme de l'homme se produit toujours jusqu'à la mort. » Nous aurons à revenir plus loin sur Hippocrate à propos d'Hérodote, et nous retrouverons aussi chez les philosophes l'âme croissant avec le corps.

Eschyle (3) s'est fait l'écho d'une doctrine physiologique avancée, quand il a parlé des caractères à peu près indélébiles de la race, caractères qui sont surtout imprimés par le mâle. La théorie de l'hérédité soit des maladies, surtout de la démence, soit du bon ou du mauvais naturel, est également esquissée par Euripide (4).

Suivant le même auteur (5), la terre a formé tous les hommes et leur a donné primitivement même figure, sans distinction de nobles ni de vilains, distinction qu'avec le temps la coutume a établie. C'est l'esprit et les talents, non la fortune, qui font la noblesse.

III

PATHOLOGIE DEPUIS SOLON JUSQU'A HIPPOCRATE.

Si notre récolte n'a pas été très-abondante sur le terrain de l'anatomie et de la physiologie, elle nous permet cependant de suivre le fil de la tradition ; et si maintenant nous recherchons dans ces temps reculés la preuve de certaines connaissances en pathologie médicale et chirurgicale, nous ne manquerons pas non plus d'en rencontrer qui serviront aussi à établir la perpétuité de la médecine.

(1) Herod., III, 134. Voy. sur φρένες, *âme*, mon *Mémoire sur Homère*, p. 53 et suiv.

(2) *Epid.*, VI, v, 2.

(3) *Suppl.*, 282-83. — Le même poëte (fragm. 341) a remarqué cependant que les formes des petits provenant d'une même mère peuvent offrir certaines variations.

(4) Fragm. 77, 166, 342.

(5) Fragm. 60.

IDÉE QUE PINDARE, ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, ARISTOPHANE SE FAISAIENT DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS.

Pindare. — Moins d'un siècle après Solon, Pindare (520-450), tout en faisant la part au destin, tout en reconnaissant combien sont petites les forces humaines (1), combien il est insensé à un *mortel* comme était Esculape de prétendre ravir à la mort ses victimes (2), attribue cependant à Chiron et à ses élèves une puissance naturelle qui ne laisse pas beaucoup de place à l'intervention d'une volonté divine ou à l'action brutale de la fatalité. « Je voudrais, s'écrie Pindare qui cherche un remède aux tourments que la pierre causait à Hiéron de Syracuse, je voudrais, s'il est permis à ma voix d'exprimer un vœu que chacun forme, voir encore vivant sur cette terre qu'il a quittée, Chiron, fils de Philyre, rejeton de l'Uranide Cronos qui commande au loin; je souhaiterais de voir régner encore sur le Pélion le centaure sauvage au cœur ami des hommes, tel qu'il était lorsqu'il éleva autrefois Esculape, artisan habile à calmer la douleur et à fortifier les membres, héroïque dompteur de toutes les maladies (3). » Ces maladies « ce sont les ulcères qui naissent spontanément, les plaies que produisent le fer brillant ou la pierre lancée de loin, les maux engendrés par le feu de l'été (4) ou par les rigueurs de l'hiver et qui ruinent le corps. » Pour guérir de tels maux, dont les uns sont nettement attribués à des causes internes et les autres à des causes externes (division qui n'existe qu'en germe dans Homère et que nous retrouverons sous des formes diverses dans la Collection hippocratique), Chiron se permet, il est vrai, de recourir à de douces incantations (5); mais en même temps il administre des boissons calmantes et rafraîchissantes, il recouvre les membres de médicaments et remet d'autres malades sur pied en leur pratiquant des incisions (6). Le poëte qui a écrit : « Ce que produit la nature est ce qu'il y a de plus

(1) *Pyth.*, III, 62 (j'ai suivi l'éd. de Bergk). Cette pythique a été écrite vers 485.

(2) *Ibid.*, III, 55 et suiv. — Voy. aussi dans Panyasis, fragm. 18, et Phérécyde, fragm. 8, Esculape frappé de la foudre pour avoir voulu ressusciter un mort.

(3) *Pyth.*, III, 1-7. Cf. *Nem.*, III, 53-55, sur la dextérité de Chiron et d'Esculape dans l'application des remèdes; et *Pyth.*, I, 46-47, III, 68 et suiv., allusion à la maladie d'Hiéron, déterminée par le scholiaste et par d'autres auteurs, plus anciens que lui sans doute.

(4) Notez que Solon reconnaît aussi des maladies produites par l'extrême chaleur. C'est là une étiologie naturelle et non mystique.

(5) Μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς. — (6) *Pyth.*, III, 47 et suiv.

fort (1), » ne pouvait accorder la prééminence aux charmes sur la thérapeutique naturelle. — Ailleurs (2), il dit « que la joie est le meilleur médecin des fatigues. » Cette sentence, toute brève qu'elle est, montre une certaine prédilection pour les comparaisons tirées des œuvres de la médecine.

Le passage sur Chiron, que je viens de rapporter, est doublement curieux : d'abord il nous montre quelle importance on attachait à la médecine du temps de Pindare, et combien cette médecine était active, car on peut supposer que le poëte a transporté aux temps primitifs le tableau des pratiques qu'il avait journellement sous les yeux; en second lieu, nous y trouvons la confirmation de la tradition qui reporte l'exercice de la médecine, comme celui de la chirurgie, aux périodes les plus reculées de l'histoire. C'est encore un argument indirect en faveur de la thèse que j'ai défendue contre M. Malgaigne à propos d'Homère (3).

La médecine magique ou théurgique n'occupe donc qu'une place secondaire dans les œuvres de Pindare, tandis que dans les œuvres des philosophes qui florissaient soit quelque temps avant lui, soit à la même époque, les cures merveilleuses sont presque toujours mises au premier rang. Ainsi ces philosophes qui tenaient école de *physique* dans l'Ionie ou dans la Grande-Grèce, et qui se vantaient de connaître et de révéler les lois de la nature, ont, d'une part, imaginé les théories biologiques les plus contraires aux lois naturelles, et d'autre part, en ce qui concerne plus spécialement l'exercice de la médecine, ont mis un charlatanisme éhonté au service de la crédulité la plus puérile. Ils vivent à la fois du naturel et du surnaturel ; ils paraissent même avoir devancé les prêtres d'Esculape dans l'art de la jonglerie; du moins je ne trouve aucun témoignage authentique sur la médecine des temples avant ceux qu'on peut recueillir sur la médecine des philosophes.

On peut même remarquer que nos *physiciens* ne font pas preuve d'un grand génie d'invention ; ils se copient les uns les autres et ne varient pas beaucoup leurs cures; ils ont pour spécialité de s'attaquer aux grandes pestes ou aux autres maladies épidémiques. On comprend que le vulgaire attribue de telles maladies à quelque influence occulte, et que, frappé de terreur, il invoque à son secours des puissances mystérieuses; mais ce qui est toujours un sujet d'éton-

(1) *Olymp.*, IX, 100. Cf. aussi le fragm. 146, sur lequel j'aurai à revenir à propos d'Hippocrate. — (2) *Nem.*, IV, 1-2.

(3) Voy. p. 84 et suiv. de mon mémoire : *La médecine dans Homère.*

nement, c'est que des savants, ou du moins des gens instruits, entretiennent d'aussi funestes erreurs, soit par un concours actif, soit par un assentiment tacite, et ne se laissent pas arrêter par l'évidente inanité des moyens que les thaumaturges ou les charlatans se plaisent à imaginer.

Eschyle. — Dans Eschyle, contemporain de Pindare, les origines de la médecine sont rattachées à des idées mythologiques; mais la médecine elle-même est, néanmoins, présentée comme une science naturelle. Prométhée (1), énumérant les bienfaits dont l'humanité lui est redevable et qui lui ont attiré la haine jalouse et la cruelle vengeance de Jupiter, s'écrie : « Apprends le reste; tu vas être rempli de plus d'admiration encore, en sachant quels arts j'ai inventés et quelles industries j'ai imaginées. Le plus grand bien dont je sois l'auteur est celui-ci : avant moi, avant que j'eusse appris à former ces mélanges de substances salutaires à l'aide desquels on se défend contre toutes les maladies, si quelqu'un tombait malade, il n'avait de secours ni dans les remèdes, ni dans le régime alimentaire (2); rien pour oindre le corps, aucune boisson bienfaisante, et tous tombaient dans le marasme, faute de médicaments. » Le bon médecin, d'après notre poëte, est celui qui sait appliquer à temps les remèdes convenables ; le mauvais est celui qui, dans une grave maladie, perd courage, se trouble et ne sait imaginer nul traitement secourable (3).

Hippocrate n'eût pas mieux dit. Cependant ces vers ont été écrits un demi-siècle avant que la réputation d'Hippocrate se fût fait jour ; de telles réflexions supposent, au temps d'Eschyle, une grande idée de la médecine et une grande confiance dans les médecins (4). Il n'y a rien là qui rappelle la médecine des temples, rien non plus qui corresponde à cet état misérable où la science aurait végété avant Hippocrate, comme voudraient nous le faire croire des historiens mal informés. Au temps d'Eschyle comme au temps d'Hippocrate, même sévérité de langage et même sentiment élevé de la puissance de l'art d'Esculape. Eschyle disait des Grecs que « nul mortel ne les a pour esclaves ou même pour sujets, et qu'Athènes est un rempart inexpugnable, parce qu'elle contient des hommes (5); » un auteur hip-

(1) *Prom.*, 476-483 (cette pièce a été représentée au plus tôt vers l'an 479).

(2) Voy. note 1 de la page 3. — (3) *Prom.*, 472-75.

(4) Remarquez aussi cette comparaison tirée de la médecine (*Prom.*, 378) : « Les discours sont *les médecins* de la colère qui bouillonne. » Plus haut p. 24 nous avons signalé une comparaison analogue dans Pindare. — (5) *Pers.*, 242 et 348-49. La même pensée se trouve aussi dans Euripide, *Iphig. in Aul.*, 1400-1401.

pocratique appelait le Péloponèse « le pays des grandes âmes (1). » On sait aussi avec quelle noblesse d'expressions la servitude des peuples orientaux est opposée à la liberté des Grecs dans le traité hippocratique *Des airs, des eaux et des lieux* (2).

Je n'ignore pas que l'art de la divination est placé par Prométhée immédiatement à côté de la médecine, comme une des plus utiles inventions (3), et qu'Apollon Loxias est appelé le médecin-devin et le purificateur des maisons (4) ; mais il ne faut pas demander à un poëte la rigueur qu'on a le droit d'exiger d'un savant, et l'on doit reconnaître que, tout en sacrifiant en une certaine mesure aux opinions de son temps, Eschyle admet et célèbre une médecine naturelle des plus actives. Quand il y a, dit-il, besoin de remèdes utiles, éloignons la maladie *en brûlant et en coupant* (5).

Sophocle. — A mesure que le temps marche, les idées médicales s'étendent et se perfectionnent ; Eschyle nous a révélé un des caractères du mauvais médecin, Sophocle (6) en indique un autre : « Celui-là ressemble à un médecin malhabile dans la connaissance des maladies, qui, s'emportant contre les fautes des mortels, prescrit un remède plus grand que ne le comporte le mal. »

Cette image, transportée de la médecine dans la poésie, est à peu près la seule considération générale que j'aie rencontrée dans Sophocle, mais elle en vaut beaucoup d'autres, et nous avons eu aussi l'occasion de relever dans ce poëte plus d'une observation de détail qui supposent un certain commerce avec les médecins et qui prouvent la fréquence de leur intervention. C'est ainsi que le sommeil est appelé le médecin de la douleur, et que la mort est présentée comme le suprême médecin des maladies (7).

Euripide. — De même, un peu plus tard, Euripide (8) dit : « Le médecin doit considérer la maladie et ne pas ordonner des remèdes qui n'y répondent pas directement. » On croirait lire un aphorisme d'Hippocrate. C'est en effet un défaut capital, et malheureusement trop fréquent chez les médecins, que de ne pas savoir proportionner le

(1) *Des semaines*, § 11, t. IX, p. 438. — (2) § 23 et 24, t. II, p. 83 et suiv.

(3) *Prom.*, 484 et suiv. — Voy. le même rapprochement dans Xénophon (*Lacedæm. resp.*, 13, 7), c'est à une époque où abondent les renseignements sur la médecine. Encore aujourd'hui la médecine mystique a les sanctuaires, comme le médecin scientifique à ses écoles. — (4) Ἰατρόμαντις. *Eumen.*, 61-63 ; *Suppl.*, 263.

(5) *Ajax*, 847-850. — (6) Fragm. 519. Au fragm. 553, le même poëte recommande de supporter avec patience les maladies que les dieux envoient.

(7) Fragm. 300 et 118. — (8) Fragm. 299.

traitement à l'importance du mal et de pécher par excès ou par timidité.

Ailleurs (1), on retrouve encore un précepte que les Hippocratiques, et notamment l'auteur du traité *Des airs, des eaux et des lieux*, ont souvent donné : « Le médecin qui veut bien traiter les maladies doit les considérer par rapport au régime des habitants, à la nature du sol. » Clément d'Alexandrie, qui rapporte ce passage, n'a pas manqué de signaler le rapprochement entre Euripide et Hippocrate. Le même poëte (2) veut aussi que le médecin sache temporiser, assurant qu'il guérira peut-être plus sûrement qu'en recourant à l'instrument tranchant, c'est-à-dire aux remèdes énergiques. Cependant il ne proscrit pas ce moyen extrême, car il reconnaît (3) que le médecin tire grand profit contre les graves maladies en usant tantôt des incisions et tantôt des potions ou des remèdes. Mais il ne veut pas (4) qu'on augmente le mal en révélant au patient le danger qu'il court, attendu que l'ignorance de ce danger est déjà un adoucissement. Il sait également (5) qu'il est plus facile de prendre une maladie que d'en guérir.

Dans cette proposition du même poëte (6) : le froid est un très-grand ennemi des individus qui ont la peau mince, on croirait lire un aphorisme d'Hippocrate (7).

Le passage capital, celui où nous trouvons les plus précieux renseignements, est tiré de l'*Hippolyte* (8) ; je le cite en entier pour terminer ce paragraphe. « Si tu es atteinte, dit la nourrice de Phèdre, d'un *mal caché*, voici les femmes prêtes à le guérir ; si, au contraire, ce mal peut être connu des hommes, parle afin que les médecins soient avertis. » Nous voyons donc dans Euripide l'intervention des sages-femmes et des médecins, dont l'office simultané est si souvent recommandé dans les livres *Sur les maladies des femmes* qui font partie de la Collection hippocratique.

Aristophane. — Il ne faut chercher dans Aristophane ni la bien-

(1) Fragm. 973.

(2) Fragm. 897. Cette répugnance, bien naturelle du reste, pour le fer et le feu, se fait jour dans toutes les occasions. Je l'ai déjà fait remarquer plusieurs fois. Voy. aussi Welcker qui a écrit une dissertation spéciale sur ce sujet dans ses *Kleine Schriften*. — Il n'y a rien d'étonnant que le médecin grec Archagathus ait été traité de boucher et expulsé comme tel par les Romains qui semblent en effet avoir été habitués jusqu'alors à la médecine des simples. Cf. Pline, *Hist. nat.* XXIX, 6, 1.

(3) Fragm. 418. On lit dans Xénophon (*Anab.* V, 8, 18) : Les médecins coupent et brûlent pour le bien du malade.

(4) Fragm. 190. — (5) *Hipp.*, 187-191.

(6) Fragm. 923. — (7) Voy. *Usage des liquides*, 6, et *Aph.*, V, 17 et suiv.

(8) 293 et suiv.

veillance, ni même la justice à l'égard des médecins : les portraits sont des *charges*. Toutefois, si on veut bien se rappeler les reproches fortement motivés qui se lisent en tant de passages de la Collection hippocratique contre les charlatans et les mauvais médecins, contre leur vanité, leur bavardage, leur ostentation, leur avarice, leurs fourberies, leur empressement ridicule mais intéressé auprès des malades, leur superstition même, on sera porté à croire que le spirituel et impitoyable comique a peint exactement les ridicules de nos confrères du temps de Périclès. Avant la publication du *Journal de la santé du roi Louis XIV* on soupçonnait Molière d'une grande exagération, on l'accusait presque de mauvaise foi ; aujourd'hui on trouve qu'il est resté au-dessous de la vérité.

Voyons donc ce que nous apprend Aristophane :

Les devins, les *artisans de médecine* (ἰατροτέχναι), les paresseux tout occupés de leur toilette, les prodigues, sont mis au même rang ; ce sont les *Nuées* (c'est-à-dire les doctrines amollissantes des modernes, de l'école socratique) qui les nourrissent, parce qu'à tout propos ils chantent leurs louanges (1). Cependant, nous pouvons nous consoler, puisque Apollon lui-même n'est pas plus épargné ; c'est un médecin ou, ce qui est synonyme, un devin (2), dont le métier ressemble beaucoup à celui des charlatans ; tous les philosophes, ministres des *Nuées*, ne sont que des sophistes capables de toutes les actions les plus perverses ou les plus honteuses (3).

Plutus est aveugle ; comment faire pour le guérir? Vite, faites quérir un médecin ;—mais où donc trouver un médecin à Athènes? là où il n'y a pas de salaire à espérer, vous ne trouverez pas d'artiste (4). Il n'y a pas d'autre ressource que le temple d'Esculape (5). Ce n'est certes pas que notre poëte ait meilleure opinion des prêtres que des médecins ; ils auront bientôt leur tour (6); mais il fallait présentement une victime pour la risée publique, et nos malheureux confrères sont la première qui lui tombe sous la main.

Un mauvais plaisant, dans la *Vieillesse*, dit à son interlocuteur : « Il y a un an, j'avais mal aux yeux ; j'ai eu le malheur d'aller trouver le médecin pour qu'il m'y fasse des onctions, et je vais plus mal (6). »

(1) *Nubes*, 331-334. — (2) *Plutus*, 11. — (3) Voy. *Nubes*, 435-456.

(4) *Plutus*, 403-408. — (5) *Ibid.*, 410-412.

(6) Lisez, vers 653 et suiv., la cérémonie de l'incubation ; je ne la reproduis pas, car elle se trouve partout. — Voy. aussi Welcker, *Kl. Schriften*, art. *Incubation*.

(7) Frag. 181. Je crois que c'est là le sens ironique des deux vers. — Les onctions sur les yeux sont encore mentionnées dans *Acharn.*, 1030, et on les trouve également recommandées dans la Collection hippocratique.

Mais ce ne sont encore que des aménités! Peut-on rien imaginer de plus insultant que l'ignoble comparaison que fait Aristophane entre les médecins et les pédérastes (1)? Cependant, il est malheureusement trop vrai que les médecins n'échappaient pas plus que les philosophes au vice infâme dont les Grecs se faisaient gloire. Toute la littérature (même celle qui est réputée pour la plus morale) du siècle de Périclès est remplie d'allusions à ce vice; et c'est cette littérature qu'on voudrait faire passer pour plus chaste que celle des Romains. L'une vaut bien l'autre!

Heureusement ce ne sont pas là les seuls renseignements que nous trouvions sur les médecins dans Aristophane.

Lorsque, dans les *Acharnenses* (2), le paysan demande à Dicéopolis de lui oindre les yeux, celui-ci lui répond : « Je ne suis pas un médecin public (δημοσιεύων); adresse-toi aux Pittalus; » nom de fantaisie, sans doute, et qui désigne le médecin en général, ou plutôt ceux qui étaient chargés du service médical public dans les villes (3). Plus loin, dans la même pièce (4), Lamachus prie Dicéopolis de le remettre entre les *mains pœoniennes* (les mains médicales) de Pittalus. Il est probable que Lamachus entend aller dans la maison même du médecin, dans son *officine* (ἰατρεῖον); car nous savons par divers témoignages, ceux de Platon (5), d'Hippocrate, en plusieurs passages (6); plus tard de Xénophon (7), et plus tard encore (entre 393 et 314) d'Eschine (8), que les médecins tenaient boutique et maison de

(1) *Ecclesiaz.*, 363 et suiv. Blepyrus *constipé* s'écrie (je cite le latin puisqu'il brave, assure-t-on, plus l'honnêteté que le français) : « Quis igitur medicum mihi arcessat, et quem? Quis eorum, qui clunibus operam dant, artis est peritissimus? Calletne eam Amynon (*orateur, célèbre pédéraste*)? At fortasse negabit. Antisthenem (*médecin de même renommée*) quispiam huc evocet omni modo; hic enim homo, ut facile conjicias, si ingemiscentem audias, novit quid sibi velit culus cacaturiens. » Et il ajoute, le misérable, sans plus de respect pour la chaste Lucine, dont il implore le secours pour ce laborieux accouchement : « O veneranda Lucina, ne me sinas dirumpi obserato podice, ut ne fiam lasanum (σκωραμίς, *chaise percée*) comicum. » —(2) Vers 1030 et suiv.

(3) Voy. plus loin. p. 49, ce que je dis sur ces médecins à propos de Démocède. N'y a-t-il pas aussi une allusion aux médecins publics, aux médecins stipendiés par les villes dans Thucydide, V, 14?

(4) Vers 1222-1223. — (5) Platon, *Resp.*, III, p. 405 A.

(6) Voy. dans l'édit. Littré, t. V, p. 25.

(7) *Hist. gr.* II, 13. Un individu qui sort de l'ἰατρεῖον, où il s'était rendu pour un mal d'yeux.

(8) *Adv. Timarch.*, p. 407, éd. de Zurich, 1850, in-4°. C'est Timarque qui va s'établir chez le médecin Euthydique, au Pirée, sous prétexte de devenir médecin lui-même.

santé, que les malades s'y rendaient, soit pour un traitement passager, soit pour y demeurer, que les étudiants étaient aussi formés dans l'*officine*, enfin qu'on y préparait les médicaments, composés officinaux ou magistraux.

On pourrait conclure de deux vers du *Lysistrate* (1) qu'on allait aussi chez les sages-femmes pour y accoucher. Puisque nous venons de toucher à cette question, citons un curieux passage sur un accouchement simulé. La farce est assez ignoble, mais elle est vraiment plaisante. Dans les *Thesmophoriazuses*, Mnésiloque, après avoir énuméré les ruses que les femmes inventent pour tromper leurs maris, continue en ces termes (2) : « Je sais une femme qui prétendait depuis dix jours souffrir les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elle eût acheté un enfant ; le mari (pauvre mari !) allait à travers la ville quérir des *drogues qui hâtent l'accouchement* (ὠκοτόκια). Cependant une vieille apporta dans une marmite l'enfant acheté et dont elle avait rempli la bouche de miel pour l'empêcher de crier. Quand elle fit signe à la femme que l'enfant était préparé, celle-ci s'exclame aussitôt : « Va-t'en, va-t'en, mon mari, je sens que j'accouche, le voilà qui rue contre le bas-ventre (et à voix basse) de la marmite. » Notre homme se retire tout joyeux ; la vieille se hâte d'enlever le miel de la bouche du nouveau-né qui se met à crier ; alors cette coquine prend l'enfant et court au père en lui disant avec un sourire : Un lion, un lion t'est né ; il te ressemble en tout... »

On voit par Hérodote (3) que les maladies simulées sont depuis longtemps un moyen d'arriver à ses fins. C'est ainsi que Pisistrate se fait, et à ses mulets, des blessures insignifiantes pour obtenir une garde des Athéniens.

Aristophane, dans une pièce intitulée *Amphiaraus*, dont il nous reste seulement vingt-deux fragments, avait peint et tourné en ridicule les craintes superstitieuses d'un malade ; c'est pour nous une des grandes pertes de la littérature ancienne, car les fragments conservés ne nous intéressent guère que par quelques détails de cuisine et par la mention des *pharmacopoles* ou de leurs boîtes à médicaments (4). Ces pharmacopoles, il ne faut pas, comme le font certains

(1) Vers 746-747 : οἴκαδέ μ' ὡς τὴν μαῖαν, ὦ Λυσιστράτη, ἀπόπεμψον ὡς τάχιστα.

(2) Vers 502 et suiv.

(3) I, 59. — M. Boisseau a relevé ce fait dans un Mémoire sur l'*histoire des maladies simulées* (*Union médicale*, 8 octobre 1868).

(4) Fragm. 95. — Voy. aussi dans *Nubes*, 766, un *pharmacopole* qui vend des amulettes ou pierres magiques. Il y avait aussi des anneaux magiques pour préserver des morsures. *Plutus*, 883-884. Les incantations (ἐπῳδαί), les *paroles enchanteresses*

historiens, les confondre avec nos pharmaciens ; ils ne faisaient pas partie du corps médical ; on pourrait tout au plus les comparer à nos herboristes ou droguistes, ou même à nos parfumeurs, car ils étaient en général chargés de vendre les matières premières, commerce auquel ils joignaient le plus souvent celui des philtres, des amulettes et de tout l'attirail de la magie et de la sorcellerie, en même temps qu'ils débitaient des préparations destinées à réparer les outrages du temps ou les avaries de la débauche.

Il y a dans les *Nuées* (1) une longue discussion, et des plus curieuses, sur l'explication qu'il faut donner des phénomènes apparents de la nature, par exemple de la pluie, de la foudre. Strepsiade explique tout par la volonté et l'impulsion des dieux ; Socrate ne veut faire intervenir, comme plus tard Lucrèce, que les mouvements spontanés de la nature. D'après les données de la pièce, on peut croire qu'Aristophane est plutôt avec Strepsiade qu'avec Socrate, qui cependant joue là le rôle du vrai savant. Peut-être Aristophane se moque-t-il des deux interlocuteurs ; il en est bien capable, tant les raisonnements de Strepsiade sont ridicules.

Il faut n'avoir ni étudié l'histoire grecque, ni réfléchi sur les conditions du développement de la science et des lettres, ni parcouru les *dialogues* de Platon, les *comédies* d'Aristophane, les *tragédies* d'Euripide, ou les fragments des autres poëtes et les ouvrages de Xénophon, pour s'imaginer que la médecine est sortie toute faite de la tête d'Hippocrate, comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. Qui donc a jamais dit que Phidias avait inventé la sculpture, Socrate la philosophie et Aristote la logique ou la rhétorique? Sans remonter plus haut que le siècle même où a paru le chef de l'école de Cos, on reconnaît bientôt, en lisant les auteurs dont je viens de rappeler les noms, qu'Hippocrate est né en un pays et à un moment où la médecine intervient dans presque toutes les circonstances importantes de la vie publique et privée, où elle sert de termes de comparaison pour toutes sortes de préceptes moraux ou de doctrines politiques. Lors même que nous n'aurions sur l'existence florissante

(λόγοι θελκτήριοι), les philtres sont surtout des remèdes d'amour; Eurip., *Hipp.*, 478-479 et 509-510. Dans la même pièce, vers 749, les magiciennes sont appelées φαρμακίδες. — Cf. pour φαρμακός (*veneficus*), note 6 de la p. 6.

(1) Vers 358 et suiv. C'est dans cette même comédie qu'Aristophane, vers 227 et suiv., et 627, prête à Socrate la théorie de l'air infini et tout-puissant, laquelle appartient à Diogène d'Apollonie. L'ἄπειρον d'Anaximandre semble une manière d'être intermédiaire entre l'eau et l'air.

de la médecine avant le siècle d'Hippocrate aucun témoignage, il faudrait bien encore admettre que ni Euripide, ni Aristophane, ni Socrate n'ont pu prendre dans les écrits d'Hippocrate les renseignements qu'ils nous fournissent en si grande abondance sur la médecine et sur les médecins. Hippocrate est né en 460; Socrate dix ans avant, en 470 (1); Sophocle en 495; Euripide en 480 (2); Aristophane vers l'an 450 (3); il est par conséquent de dix ans seulement plus jeune qu'Hippocrate. Entre de telles limites, ni Hippocrate, quel qu'ait été son génie, n'aurait eu le temps d'inventer la médecine, surtout de lui donner tout à coup tant d'extension et tant d'autorité; ni Socrate, ni Euripide (bien que plusieurs de ses pièces aient été jouées tardivement), ni même Aristophane, quelque empressement qu'on leur suppose pour une science si nouvelle, n'auraient eu non plus le loisir de s'en instruire et de s'y intéresser à tel point qu'ils en discourent comme d'un sujet d'étude familière.

Ce n'est donc pas seulement par curiosité, mais pour défendre une thèse historique, que nous avons recherché avec un soin tout particulier ce que peuvent nous apprendre sur la condition du médecin et sur l'état des sciences médicales dans la société grecque, à la venue d'Hippocrate, Socrate par la bouche de Platon, Sophocle, Euripide, Aristophane et quelques autres auteurs de moindre conséquence.

IV

PATHOLOGIE SPÉCIALE ET THÉRAPEUTIQUE.

Désordres nerveux. — On pouvait déjà entrevoir dans Homère (4) que les désordres de l'esprit, les manies furieuses, étaient rattachés dans les plus anciens temps à un trouble des centres phréniques (*région du diaphragme*), puisque la physiologie d'alors ne tenait presque aucun compte du cerveau. Cette relation entre la manie et les *phrênes*, que nous verrons plus tard professée par certains mé-

(1) On n'objectera sans doute pas que nous avons les ouvrages de Platon (né en 430) et non pas ceux de Socrate; mais le disciple n'est que l'écho de la parole du maître, et personne ne croira que Platon eût parlé à chaque page de médecine si Socrate n'y avait pas fait à chaque instant allusion dans ses conversations et dans son enseignement.

(2) Ses débuts sont de 455. — (3) Ses débuts paraissent dater de 431.

(4) *La Médecine dans Homère*, p. 55.

decins, est nettement exprimée par Eschyle (1). C'est aussi le même poëte qui s'est servi le premier, pour caractériser ces secousses violentes de la raison et ces efforts impétueux du vent qui brisent et détruisent (2), du mot *sphacèle* que nous lisons dans Hippocrate et dans d'autres auteurs comme synonyme de désorganisation et de mortification. Quoique détournée, l'acception médicale n'est cependant au fond qu'une dérivation régulière du sens poétique.

Les mouvements convulsifs, les frissonnements intérieurs qui parcourent le corps entier des pieds à la tête, les spasmes qui semblent briser les fibres, et qui souvent accompagnent la fureur, sont nommés σπαραγμοί par Eschyle (3). C'est un mot très-usité chez les tragiques et dont les dérivés se lisent dans Hippocrate avec la même signification que le primitif. Eschyle fournit encore une expression qui ne se retrouve plus, je crois, avant Hippocrate: en parlant d'un vieillard tourmenté par les douleurs, il signale particulièrement l'*osphyalgie* (4) ou douleur lombaire, si fréquente chez les personnes âgées, avec irradiation vers les hanches.

Sophocle (5), qui a si bien rendu dans *Ajax* les désordres que cause la fureur arrivée à l'état de maladie, n'excelle pas moins à peindre la douleur physique dans les *Trachinies;* à lire les tortures auxquelles Hercule est en proie quand il a revêtu la robe de Déjanire, on penserait que Sophocle avait encore devant les yeux le spectacle de quelque victime échappée des flammes; il y a dans tout ce tableau

(1) *Prom.* 878 : Φρενοπληγεῖς μανίαι. Cf. 977-78, où la haine qui trouble la raison est appelée une maladie non petite. — Sophocle, dans *Ajax* (59, 60, 66, 305 et suiv., 333 et suiv.), a peint comme un aliéniste expérimenté les mouvements et les diverses phases de la manie furieuse.

(2) *Prom.* 877 et 1045 : σφάκελος. — Dans le scholiaste, sur le vers 833 d'*Ajax*, on lit : σφαδάζειν δὲ ἔλεγον τὸ σπᾶσθαι καὶ σφακελίζειν. Voyez aussi Euripide, *Hipp.*, 1352-1353, et chez Érotien, p. 20, dans une glose que j'ai découverte, un blâme contre Bacchius qui n'a pas indiqué ce sens. Cf. encore Aristophane, fragm. 369 (où l'éditeur a rapporté les sens indiqués par les grammairiens) et le comique Phérécrate, *Cratop.*, 1, sans doute à propos de la fièvre intermittente.

(3) Fragm. 205. Cf. Soph., *Trachin.*, 778, σπαρ. πνευμόνων. Cf. vers 1253, et Eurip., *Bacchæ*, 1134-35 (*dilacération*). C'est encore Eschyle (*Suppl.* 586) qui appelle *maladies insidieuses* les fureurs de la jalousie, usant d'une comparaison qui prouve qu'il avait réfléchi sur l'invasion et sur la marche des maladies. Voy. aussi des comparaisons analogues : *Prom.* 977-78; *Eum.* 478-79.

(4) Fragm. 401. Il ne s'agit pas de douleurs de jambes ou simplement de douleurs des hanches, comme traduisent les interprètes.

(5) Voy. p. 26, sur les connaissances médicales de ce poëte. Sophocle a aussi remarqué (fragm. 354) que les chagrins engendrent les maladies; Euripide, *Med.*, 99, sait que la colère et la fureur agitent le cœur et remuent la bile.

une vérité saisissante qui prouve un grand esprit d'observation (1). On dirait aussi qu'il a l'habitude des malades, car il fait de fréquentes allusions à la médecine et aux médecins (2); il sait, par exemple, « qu'il y a des remèdes spéciaux, des remèdes amers pour purger la bile amère (3); » — il a vu le froid et le tremblement des mâchoires dans la fièvre intermittente quotidienne; et c'est même en ce passage que nous lisons pour la première fois le nom de cette fièvre (4); — enfin il n'ignore pas non plus que ce sont les pauvres qui sont le plus exposés aux maladies, et de tous les biens de ce monde il n'en voit pas de plus désirable que la santé (5).

Hérodote (6), fait souvent preuve d'un jugement très-droit en ce qui touche les questions médicales : le roi de Perse Cambyse était sujet à des accès de délire furieux (7); le vulgaire regardait ce mal comme une punition des outrages que le roi avait faits au bœuf Apis; mais Hérodote pense qu'on pourrait tout aussi bien ranger ce délire parmi une foule d'autres maux qui attaquent naturellement les hommes; d'ailleurs on assurait que dès son enfance Cambyse était sujet aux attaques de la *grande maladie* ou *mal sacré* (épilepsie); or, continue-t-il, quand le corps est attaqué si profondément il n'y a rien d'étonnant que l'esprit ne reste pas sain. — Voilà, on en conviendra, une suite de réflexions médicales très-bien déduites.

Le roi de Sparte Cléomène était également atteint d'une démence furieuse (8); durant les accès il frappait tout le monde au visage et commettait toutes sortes d'extravagances; enfin, comme tant de maniaques, il mit lui-même fin à ses jours en se labourant profondément les membres et le ventre avec un couteau qu'il s'était procuré par surprise, car ses parents l'avaient fait placer dans des entraves de bois. C'est là une observation qui figurerait très-bien dans nos meilleurs traités d'aliénation mentale. L'étiologie que donne Hérodote n'est pas moins remarquable que sa description. Quelques-uns rattachaient la folie de Cléomène à un crime ou sacrilége, mais les

(1) Euripide, dans *Oreste*, 34 et suiv., peint la folie furieuse, mais sous de moins vives couleurs que Sophocle; seulement il a bien indiqué les accès de fureur internes ou concentrés.

(2) Cf. *Elect.*, 69-70; *Suppl.*, 252-253.

(3) Fragm. 119. C'est une théorie qui fait le fond de la thérapeutique ancienne. Le même poëte n'use pas toujours d'une médecine aussi naturelle : ainsi, dans *Trachin.*, 584, la jaunisse est combattue par des philtres.

(4) Fragm 56 : ἀμφήμερος.

(5) Fragm. 527 et 529. — Euripide, *Hipp.* 177, gémit sur le triste sort des mortels toujours exposés aux maladies.

(6) III, 33. — (7) ἐξεμάνη. — (8) οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε.

Spartiates eux-mêmes, et notre historien semble partager leur avis, soutenaient que le mal venait d'un long abus des liqueurs fermentées et non pas de la colère des dieux (1). — N'oublions pas non plus de noter une épidémie de délire furieux qui sévit à Argos d'abord sur les filles de Prætus, et qui s'étendit ensuite aux autres femmes (2). Ces sortes d'épidémies, dont on a tant de relations, sont bien de celles qui naissent des désordres de l'imagination et qui peuvent céder soit aux gendarmes, soit aux moyens dont usent et abusent les thaumaturges ; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que le fameux devin Mélampe en ait triomphé avec des lustrations et des incantations.

Un texte que je relève dans un poëte comique qui florissait vers l'an 449, c'est-à-dire quand Hippocrate avait à peine douze ans, prouve encore que les habitudes médicales étaient, au milieu du v[e] siècle, fort connues des écrivains classiques ; il s'agit, en effet, de l'application des ventouses et même de scarifications dont Cratès d'Athènes (3) parle comme de pratiques généralement en usage.

Nymphomanie. — Il y a dans Euripide un passage (4) curieux : il s'agit d'un homme *efféminé* (θηλύμορφος), d'un étranger, d'un enchanteur qu'on cherche dans la ville parce qu'il a donné aux femmes une nouvelle maladie (νόσον καινήν) et qui corrompt les mariages (λέχη λυμαίνεται). Il ne faut pas voir là, comme on pourrait le croire au premier abord, une maladie contagieuse. Les poëtes pas plus que les médecins de ce temps n'étaient assez avancés pour trouver un rapport entre certaines manifestations morbides et des rapprochements impurs. Euripide a voulu parler d'une espèce de nymphomanie épidémique qu'on expliquait par la présence de l'enchanteur de Lydie, mais que le culte de Bacchus devait tout naturellement exciter (5).

Affections de poitrine. — Dans le même poëte (6), Pylade dit à Oreste : Appuie sur la mienne ta poitrine affaiblie par la maladie ; plus

(1) V, 42 ; VI, 75, 84.

(2) IX, 33. — Voy. l'historien Phérécyde, fragm. 24, et les notes de Larcher sur le passage d'Hérodote. Au rapport d'Hérodote (*l. l.*) l'eau des fontaines servait pour les lustrations.

(3) *Incert. fabul.*, fragm. 4.

(4) *Bacchae*, 353-354.

(5) Voy. aussi, p. 3, une épidémie limitée de nymphomanie rapportée par Hésiode. On peut remarquer également qu'Euripide, *Hipp.*, 161-163, a très-bien saisi le *caractère hystérique* de certaines femmes.

(6) *Orest.*, 800 ; cf. 879 et suiv.

loin nous retrouvons encore le même Pylade languissant par suite du même mal. Ces détails sont trop vagues pour qu'on puisse savoir de quelle affection il s'agit. Dans une autre pièce (1), Creuse accuse des douleurs pénétrantes dans l'intérieur du poumon. Ailleurs, enfin, c'est le *froid de la bile* qui travaille les côtés et rend malade (2). La même étiologie figure dans Hippocrate. Aristophane (3) est plus avancé, car il se sert du mot technique πλευρῖτις, *pleurésie*, et il sait que cette maladie se gagne surtout par le froid.

Affections diverses. — Sans méconnaître les services que nous a rendus Euripide, sans oublier que c'est au moins jusqu'à ce poëte que remonte le proverbe : *Médecin, guéris-toi toi-même* (4), néanmoins il est aisé de reconnaître en lisant Aristophane, que la Comédie est pour notre histoire une mine encore plus féconde que la Tragédie. Aristophane a toutes sortes d'expressions pittoresques pour peindre la colique venteuse ou d'autre nature (5) ; il connaît aussi les remèdes que les médecins emploient en pareil cas, l'anis, la sauge, même les fruits du cèdre (6). Il sait combien le régime sédentaire favorise la strangurie ; aussi Bdélycléon ne manque-t-il pas de proposer à Philocléon, possédé de la manie de juger, de prendre près de lui un vase de nuit pour éviter cette funeste maladie (7), qui est également produite par les substances acres et chaudes, comme est le cardamome (8).

Ce sont les gens riches, les ventrus, qui sont particulièrement exposés à la goutte (9). — Au vers 948 des *Guêpes*, on rencontre une expression hippocratique : *apoplectique* (c'est-à-dire *paralysé*) des mâchoires. Aujourd'hui c'est l'affection qui cause la paralysie que nous nommons *apoplexie*. Enfin on lit dans Aristophane le mot ἠπίαλος (10), qui signifie ici le frisson initial de la fièvre, et qui dans Hippocrate désigne une espèce particulière de la fièvre pseudo-continue.

(1) *Ion*, 807-808.

(2) *Scyr.*, fragm. 1. On remarquera que, précisément, un peu plus tard, Aristote (*Part. anim.*, IV, 2) blâme Anaxagore d'avoir dit que la bile se jette sur les poumons et sur les plèvres.

(3) *Eccles.*, 417. Aristophane parle souvent des mouvements de la bile.

(4) Fragm. 1056 : Un médecin tout couvert d'ulcères et qui veut traiter les autres ! Le sentiment de Platon (*Polit.*, III, 408 D) était différent ; il voulait qu'un médecin eût éprouvé toutes les maladies pour les mieux soigner.

(5) *Plutus*, 1130 ; *Thesmoph.*, 484 ; *Pax*, 175.

(6) *Thesmoph.*, 485. — (7) *Vespæ*, 807-808. — (8) *Thesmoph.*, 616.

(9) *Plutus*, 559-560. — (10) Fragm. 315.

Je rassemble ici, pour terminer ce qui regarde la pathologie spéciale, quelques passages importants recueillis dans les œuvres de Xénophon, mais qui ne rentrant pas dans les divers titres que j'ai donnés ci-dessus, doivent figurer aussi sous la rubrique *affections diverses* (1).

Je note d'abord (2) une relation de *boulimie* (faim exagérée), qui, à la suite d'un froid vif de neige, avait atteint un grand nombre de soldats. Le seul symptôme qui soit indiqué est une grande faiblesse qui ne permettait pas aux patients de se tenir debout; il suffit, sur l'indication d'un soldat qui avait déjà observé cette maladie, de donner un peu de nourriture. Érasistrate dit (3) que cette affection survient plutôt pendant le froid que pendant la chaleur. Dans l'observation de Xénophon il s'agit non pas précisément d'un appétit exagéré, mais évidemment d'une défaillance stomacale causée par la température, et peut-être en même temps par le manque d'aliments.

Je copie maintenant dans la traduction de M. Talbot le récit d'un empoisonnement par le miel (4). « Les Grecs, arrivés en haut (d'une colline dans le pays des Macrons), se cantonnèrent dans plusieurs villages pourvus de vivres abondants. Il n'y eut là rien qui parût extraordinaire, si ce n'est qu'il se trouva beaucoup de ruches, que tous les soldats qui en mangèrent eurent le délire, des vomissements, la diarrhée, et que pas un ne pouvait tenir sur ses jambes. Ceux qui en avaient peu mangé ressemblaient à des gens tout à fait ivres; ceux qui en avaient pris beaucoup, à des furieux ou à des mourants. Beaucoup gisaient à terre, comme après une défaite; il y avait un grand découragement. Cependant il n'y eut pas de morts; le lendemain le délire cessa à l'heure où il avait commencé la veille; le troisième et le quatrième jour, les soldats se levèrent dans l'état où l'on est après une purgation. » De l'énumération de ces symptômes (Xénophon omet ceux du côté de la vue), on peut conclure que le miel avait été recueilli par les abeilles sur des solanées vénéneuses.

Xénophon (5) a très-bien observé, pour les avoir éprouvés par lui-

(1) A plusieurs reprises (Voy. *Œcon.* 13, 2; 15, 7), Xénophon fait allusion aux médecins qui visitent très-régulièrement leurs malades le matin et le soir, mais qui trop souvent ne savent quoi leur ordonner.

(2) *Anab.*, IV, 5, 8. L'expression *boulimie*, avec son sens ordinaire de *fringale*, se lit aussi dans Aristophane, *Plutus*, 873.

(3) Aulu-Gelle, VI, 3.

(4) *Anab.*, IV, 8, 20. — Pline, XXI, 13; 44-45, parle d'un miel vénéneux ou qui cause la folie.

(5) *Anab.*, V, 8.

même, les effets du froid intense sur les soldats en marche, et il a compris que tous les moyens, même les coups rudement appliqués, étaient bons à employer pour empêcher les hommes de s'arrêter. Il sait que le mouvement forcé rend la chaleur et la souplesse, tandis que la station et le repos, en aidant le sang à se glacer aux extrémités, amènent la sidération et même la gangrène des extrémités.

Xénophon raconte encore ce qui suit (1) :

« Au retour du printemps, à l'époque où il ramena l'armée de Thèbes, Agésilas était à Mégare et montait de l'Aphrodisium à la maison du gouverneur, quand, sans doute par suite de la rupture de quelque veine, le sang se porta du corps dans la jambe saine ; la jambe étant demeurée très-enflée et les douleurs insupportables, *un médecin de Syracuse* lui ouvrit la veine près de la cheville. Le sang continua de couler la nuit et le jour suivant, et tous les efforts pour l'arrêter furent inutiles, jusqu'à ce qu'Agésilas s'évanouit; c'est alors seulement que l'hémorrhagie s'arrêta (2). Ramené dans cet état à Lacédémone, Agésilas y demeure malade le reste de l'été et durant l'hiver. » Il s'agit certainement de quelque épanchement sanguin dans le tissu cellulaire, comme il s'en forme à la suite de mouvements forcés (3), qui entraînent une rupture des veinules. Le remède était aussi mauvais que dangereux.

Blessures, plaies, chirurgie. — Je n'ai rien remarqué ni dans Eschyle, ni dans Sophocle, qui mérite d'être signalé, si ce n'est dans ce dernier (4) la mention des flèches empoisonnées qui tuent inévitablement. Le récit du double meurtre d'Étéocle et de Polynice, chez Euripide (5), n'offre aucune particularité remarquable au point de vue anatomique ou chirurgical, si ce n'est le dernier coup que reçoit Polynice et qui pénètre à travers la région ombilicale jusqu'aux vertèbres; à son tour Étéocle est frappé au foie par son frère mourant (6). Ce genre de blessure est un souvenir des héros d'Homère.

Un texte d'Euripide (7) renferme une observation très-exacte tou-

(1) *Hist. græc.*, V, 4, 58.

(2) C'est là une observation très-judicieuse; on voit souvent en effet les hémorrhagies cesser pendant une syncope.

(3) Cf. Plut., *Agesil.*, 27, où il parle de spasme (*déchirure*) et de douleur violente ; — c'est presque le *coup de fouet*.

(4) *Trachin.*, 572 et suiv.; 714 et suiv. — (5) *Phœn* , 1360 et suiv.

(6) *Ibid.*, 1412-1413 et 1421. — Voy. *Iphig. in Taur.* 1370-1371 : blessure à la poitrine, au foie.

(7) Fragm. 951.

chant les terribles effets de la foudre qui tue à distance et sans laisser de traces sanglantes.

Hécube (1), devant le cadavre de son fils Astyanax, voudrait faire œuvre de médecin, bander les plaies béantes, mais elle reconnaît qu'elle a seulement le nom, et qu'il lui manque l'habileté du médecin. Alors, nouveau souvenir de l'*Iliade*, où les héros blessés se prêtent de mutuels secours, elle s'écrie : C'est ton père qui chez les morts prendra ces tristes soins.

Les détails les plus intéressants sur le pansement des blessures se lisent là où l'on s'attendrait le moins à les rencontrer, je veux dire dans Aristophane. L'esclave de Lamachus ramène son maître blessé, et tout effaré il appelle les autres serviteurs : Vite, de l'eau dans une marmite, faites-la chauffer, préparez des compresses, du cérat, de la laine en suint, un gâteau de charpie (λαμπάδιον) ; notre maître, en sautant un fossé, s'est déboîté la cheville (c'est-à-dire *s'est donné une entorse*). C'est bien là l'appareil dont on a besoin en un tel cas, et l'emploi de la laine en suint est fort recommandé par les hippocratistes dans des circonstances analogues.

Une autre observation mérite également d'être signalée; elle est relative aux tuméfactions douloureuses des aines qui se développen à la suite soit de marches forcées, soit surtout de coups ou blessures aux pieds (3).

C'est à une assez haute antiquité que remonte l'emploi d'un anneau promené soit entre le globe de l'œil et la paupière, soit simplement à l'extérieur sur la paupière pour extraire un objet qui s'y est logé : « Si tu ne m'avais pas fait de la peine, je t'enlèverais cette petite bête qui est entrée dans ton œil, » — dit le *chœur des femmes* au chœur des vieillards. — « En effet, il me tourmente horriblement. » — « Tiens, prends l'anneau que voici (4). »

Il semblerait qu'Aristophane ait observé l'*ophthalmie granuleuse*,

(1) Eurip. *Troades*, 1232-1234.

(2) *Acharn.*, 1174 et suiv. Voy. aussi fragm. 221, où il est question de bandes et de cataplasmes. Dans *Lysistr.*, 443-444, on mentionne des *ventouses* (κύαθος, et non des *compresses* comme on traduit) pour remédier aux dommages d'un coup de poing. Ailleurs (*Pax*, 542. Cf. 472), les yeux pochés sont comparés au gonflement produit par les ventouses.

(3) *Lysistr.*, 987-988; *Vespæ*, 275 et suiv. Voy. Hipp., *Des malad.*, IV, 48; t. VII, p. 577.

(4) *Lysistr.*, 1025-1027. Je crois, en dépit de Brunck, que c'est là le vrai sens de δακτύλιος οὑτοσί. Il n'est guère possible et il n'est pas nécessaire d'y voir dans le cas présent le sens très-détourné de *moucheron*. Peut-être aussi s'agit-il d'un de ces anneaux magiques qu'on employait dans de semblables occasions.

car au vers 327 des *Nuées,* Socrate dit à Strepsiades : « Tu verrais bien les nuées éternelles si tu n'avais dans les yeux des granulations grosses comme des citrouilles (1). »

Les ulcères rongeants ou chironiens reçoivent déjà dans Eschyle (2) le nom distinctif que d'autres poëtes et les médecins ont consacré. Philoctète s'écrie dans un accès de douleur : « La *phlagédène* dévore les chairs de mon pied. » A propos d'Hipponax (3), nous avons rappelé le mot χίμετλον chez Aristophane. Dans le même poëte nous relevons encore les expressions φῶδες et γογγρώνη (4). La première désigne (entre autres acceptions) les ampoules que produisent soit le froid seul (5), soit le chaud quand on approche du feu les membres fortement refroidis; la seconde s'applique probablement à des tumeurs arrondies, surtout aux tumeurs (scrophuleuses?) du cou.

Sang de taureau. — La croyance aux propriétés vénéneuses du sang de taureau est fort ancienne, puisqu'elle remonte non pas seulement à Aristophane, comme je le pensais autrefois (6), mais jusqu'à Sophocle (7) et à Hérodote (8) qui y fait allusion comme à une opinion généralement répandue. « Plût aux dieux, s'écrie Hélène, que j'aie *bu* le sang de taureau au lieu d'être exposée à de telles infamies! » —Hérodote raconte que Cambyse condamna le roi d'Égypte, Psamménite, à *boire* du sang de taureau, et que ce prince mourut subitement. — « C'est toujours une acquisition profitable à l'histoire que de reculer les origines aussi loin que possible, et ce serait toucher aux véritables explications si on pouvait, pour ainsi dire, assister à la formation des légendes, à la naissance des superstitions, à la création des théories; malheureusement il n'en est presque jamais ainsi, et quand nous arrivent les textes, il y a déjà longtemps que légendes, superstitions ou théories ont pris droit de domicile auprès du vul-

(1) Εἰ μὴ λημᾶς κολοκύνταις. Cf. *Plut.*, 581 : λήμαις λημῶντες. On trouve aussi le mot γλάμων pour désigner un *chassieux; Ranæ*, 588, et le scholiaste sur *Vespæ*, 897. D'après la dérivation et la pathologie, *chassieux* et *granuleux* sont synonymes.

(2) Fragm. 100. — (3) P. 6, note 7.

(4) Erotien p. 133 et p. 23, d'après une glose que j'ai découverte.

(5) Il semble que ce soit le cas pour le fragment d'Aristophane et peut-être aussi pour Hipponax dans la même glose. Alors φῶδες est à peu près synonyme de χίμετλον.

(6) Voy. Oribase, t. I, p. 645, la note que j'ai donnée à ce sujet. Alors mes renseignements ne remontaient pas au delà d'Aristophane (*Equit.*, 83-84) et de Praxagore.

(7) Soph., fragm. 185. — (8) Hérod., III, 15.

gaire ou auprès des savants. Nous avons sous les yeux un produit tout formé, et nous ne savons ni d'où il vient, ni au milieu de quelles circonstances il a germé. Quand, pourquoi et comment a-t-on imaginé que le sang de taureau était un poison? C'est ce que je ne saurais pas plus dire aujourd'hui que je ne le savais hier; on ne peut pas citer un fait authentique, et on n'a jamais fourni une explication satisfaisante; il ne vaut pas même la peine de perdre son temps à en chercher une pour des faits qui n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination populaire et qui ont été accrédités par les poëtes et par les historiens. Si le sang de taureau, qui est très-fibrineux, a pu tuer quelqu'un étant bu frais (1), c'est en causant une violente indigestion; encore il en faudrait une dose assez considérable, et alors il est difficile de comprendre comment on pouvait forcer le condamné à en avaler la quantité suffisante pour produire une suffocation immédiate.

Hygiène et thérapeutique. — Dans les vingt-sept fragments qui nous restent des *Noces d'Ébée*, et dans les treize qui appartiennent aux *Muses* (2), Épicharme énumère et décrit, avec une complaisance plus gastronomique que poétique et médicale, presque toutes les productions du règne végétal qui peuvent figurer aux repas. Avec les pythagoriciens, il jure par le chou (3), il apprécie les propriétés adoucissantes de la mauve (4), et donne la courge comme le type de la santé, à cause de sa belle apparence (5); il sait que certains champignons tuent ou causent de la suffocation (6).

Après avoir célébré les gymnases, contre lesquels Euripide (7) n'a pas assez d'invectives, Aristophane (8) blâme, sous le personnage du *Juste*, comme une source d'efféminațion, l'usage trop fréquent des bains chauds; l'*Injuste* lui réplique que les bains chauds (ici il s'agit de bains naturels) sourdent sous les pas du plus robuste, du plus

(1) Comme les plus anciens textes disent que le sang était *bu*, on ne peut pas expliquer son action délétère par celle des vieux boudins, comme le proposent Sprengel et d'autres auteurs. Peut-être a-t-on attribué au sang la vertu délétère contenue dans quelque poison qu'on y glissait. — Jusqu'au XVIIe siècle, et peut-être plus tard encore, on a cru à l'action vénéneuse de ce sang.

(2) Voy. aussi B, fragm. 70 et suiv.

(3) A. *Terra et mare*, 6. — Suivant Pline, 34, 4 et 36, 3, Épicharme recommandait en topique le chou seul ou associé à d'autres plantes contre diverses maladies, particulièrement contre celles des organes génitaux, et le chou sauvage contre la morsure des chiens enragés. Mais cela est rangé parmi les *Pseudo-Epicharmea*.

(4) B. 54. — (5) B. 55. — (6) B. 56.

(7) Fragm. 281. — (8) *Nubes*, 1145 et suiv.

vaillant des dieux, d'Hercule (1); mais le *Juste* répond que ce sont là des subtilités, et, en effet, l'*Injuste* jouait évidemment sur les mots. Il y a là néanmoins un détail de mœurs et d'hygiène qui n'était point à négliger. Euripide (2) paraît avoir plus de confiance dans les bains minéraux, car il dit, d'une manière figurée, il est vrai, que l'eau de la mer purifie tous les maux des hommes.

La plus ancienne mention de la bienfaisante *ptisane* (décoction d'orge passée ou non passée), qui joue un si grand rôle dans la thérapeutique des médecins grecs, se rencontre chez un ancien poëte comique, Cratinus (entre 519 et 422) : « Va, dit le poëte à quelque malade, va, bois le suc de ptisane et mets fin à tes maux (3). »

V

ÉPIDÉMIES ET MÉDECINE D'ARMÉE.

Hérodote a donné plus d'une preuve de sa crédulité, en rapportant des faits que la science moderne ne peut ni admettre ni vérifier; mais en même temps il a montré un génie d'observation que la critique la plus sévère se plaît chaque jour à reconnaître. En ce qui touche la médecine, on trouve, à côté de fables manifestes (4), des idées justes, déjà avancées, et des renseignements

(1) Voy. p. 10.

(2) *Iphig. in Taur.*, 1193.

(3) *Incert. fabul.*, fragm. 112 : πιοῦσα χυλόν. Les interprètes s'accordent à sous-entendre ici πτισάνης, car en pareille occurrence χυλός seul signifie toujours *décoction d'orge* ; c'est comme aliment le *suc* par excellence. — Le même Cratinus, *Horæ*, 6, appelle les nausées βδελυγμίαι. Dans le même, il est question de l'usage de la plume pour faire vomir. Voy. Aristoph. *Acharn.*, 584.

(4) Par exemple, ne songeant ni à l'inflammation ni aux hémorrhagies, il croit (IX, 36) qu'un devin d'Élée, Hégésistrate, après s'être coupé la moitié des deux pieds pour se débarrasser d'entraves qu'on lui avait mises, put marcher trois nuits de suite, se cachant le jour. L'auteur ajoute qu'il guérit parfaitement. — Il admet aussi (II, 111) que l'urine d'une femme qui n'a jamais eu de rapports qu'avec son mari, a été un remède souverain contre une cécité qui durait depuis dix ans, et dont un roi d'Égypte, Phéron, avait été affligé pour avoir manqué de respect au Nil débordé. Il s'agit, bien entendu, non d'une punition, mais d'une atteinte toute naturelle d'ophthalmie d'Égypte, si fréquente pendant les débordements du Nil. — Je me réserve de rapporter l'opinion d'Hérodote sur la *maladie féminine* pour le moment où je ferai connaître le sentiment d'Hippocrate sur cette même maladie.

fort précieux. Ainsi, à propos de la salubrité de la Libye, l'historien attribue cet avantage aux saisons qui ne varient guère en ce pays, et il ajoute, comme l'a dit plus tard un auteur hippocratique, « que ce sont les variations dans l'air, et surtout les intempéries des saisons, qui occasionnent le plus de maladies (1). » Hippocrate admet une relation entre la production des maladies et certains signes qui accompagnent le coucher ou le lever des astres (2); il semble qu'Hérodote (3) est du même avis, puisqu'il remarque comme une exception que, durant une longue période d'années, malgré des troubles graves et peut-être imaginaires, dans le lever et le coucher du soleil, il n'y a pas eu en Égypte ni plus de maladies, ni une mortalité plus grande qu'à l'ordinaire.

Tandis qu'Eschyle (4), Sophocle (5) et bien d'autres auteurs font, comme Homère, dépendre de la colère des dieux toutes les épidémies ou pestes, Hérodote en recherche parfois les causes naturelles. Après la bataille de Salamine, lorsque Xerxès laisse Mardonius en Thessalie et se dirige à marches forcées vers l'Hellespont, l'armée qui le suivait enlevait les grains sur son passage, et, à défaut de grains, se nourrissait d'herbes des champs, de feuilles ou d'écorces d'arbres, et mangeait tout ce qu'elle trouvait sous la main, tant la faim était pressante ; la *peste* (λοιμός) et la *dysenterie* (δυσεντερίη) furent la conséquence de cette extrême misère et décimèrent ces malheureuses troupes. Puis l'historien remarque que Xerxès ne fut pas assez inhumain pour abandonner sans secours les soldats atteints par la maladie; il les laissait dans les villes, les recommandant aux magistrats pour qu'ils eussent à les nourrir et à en prendre soin (6), ce qui porte naturellement à croire que ces villes étaient pourvues de médecins. Un autre danger attendait les débris de cette armée. Après

(1) II, 77. Cf., sur l'identité de la doctrine, Hipp., *Eaux, airs, lieux*, § 12 init., et sur la similitude des expressions, *Aph.* III, 1.

(2) *Airs, eaux et lieux*, § 10 init.

(3) II, 142.

(4) *Supplic.*, 659-60.

(5) *Antig.*, 1141-45. Une épidémie ravageait la ville de Thèbes; cf. *Œdip. rex*, 25 suiv.; c'est peut-être de la même peste qu'il s'agit. Le grand prêtre réclame le secours d'un dieu ou d'un homme; Œdipe et le chœur préfèrent celui d'un dieu, bien convaincus que la puissance humaine n'y peut rien, puisqu'il s'agit d'expier un sacrilége; c'est Mars *pestifère* (voy. vers 190) qui est l'auteur du mal.

(6) VIII, 115. — Voy. aussi un peu plus loin. On lit aussi dans Xénophon, *Anab.*, V, 5, 4 suiv., que les Grecs, sans exercer aucune violence et en payant, étaient entrés dans la ville des Cotyorites pour y déposer et y faire soigner leurs malades. Voy. aussi *ibid.*, VII, 2, les mêmes précautions prises par Cléandre, et III, 3.

avoir traversé l'Hellespont, les soldats trouvèrent des vivres en plus grande abondance; ils mangèrent avec excès, ce qui, joint au changement d'eau, en fit périr une grande partie (1).

Dans plusieurs autres passages, Hérodote rapporte que des assiégés étaient en proie à la famine (2), ou que des armées innombrables étaient entassées dans des espaces qui pouvaient à peine les contenir (3), ou que des milliers de cadavres jonchaient les champs de bataille et étaient laissés, pour la plupart, sans sépulture (4); d'où l'on peut supposer, malgré le silence d'Hérodote, que les maladies qui suivent comme leur ombre les armées en campagne ou renfermées entre des murs, ont contribué plus que le fer ennemi à détruire d'aussi grandes masses d'hommes. Mais Hérodote, pas plus que les autres historiens, n'était tenu à nous donner des relations médicales, et le peu qu'il nous apprend nous montre que de son temps, comme du nôtre, on avait observé que les armées et les épidémies marchaient de concert.

Dans le cours de son histoire, Hérodote ne fait pas allusion aux médecins, ni pour les armées des Perses, ni pour celles des Grecs; mais nous savons positivement par d'autres témoignages (5) que les Perses, comme les Grecs, en étaient pourvus. Xénophon parle de la présence des médecins lors de la retraite des Dix-Mille (6), non pas comme d'une nouveauté, mais comme d'un usage établi depuis

(1) II, 117.

(2) IX, 117. Au siége de Sestos les assiégés en étaient réduits à manger les courroies qui soutenaient leurs lits.

(3) VII, 60 et 187. L'armée des Perses comptait plusieurs millions d'hommes à la revue que Xerxès passa au moment où il mit le pied sur le sol de la Grèce.

(4) VIII, 25.

(5) Xénoph., *Anab.*, III, 4, 30-31 : Xénophon établit dans les villages huit médecins, vu le grand nombre des malades, et on y demeure trois jours à cause des blessés. De ce fait qu'un des chefs des Dix-Mille, Chirisophus (*Anab.*, VI, 4, 11), était mort d'un fébrifuge donné intempestivement, on conclut aussi indirectement qu'il y avait des médecins d'armée. — Consultez sur la médecine militaire des Grecs Kühn : *De medic. milit. apud Græcos Romanosque conditione*, Lipsiæ, 1824-1827, in-4°; Zimmermann, *De militis curatione apud veteres*, Berol., 1834, in-8°.—D'après les Bibliographies, le travail de Kühn se compose de *onze programmes;* mais j'ai copié, en tête d'un exemplaire de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig, la note suivante datée de juill. 1839, signée par M. le bibliothécaire Gersdorf : Part. VII, VIII et IX hujus commentationis nunquam prodiisse, et per errorem typothetae partic. VII et VIII numeris X et XI inscriptas esse mihi de hac re siscitanti ipse retulit clar. Kühnius, similem errorem commissum esse conquerens in *Additamentis ad Elenchum medic. vett. cet.*

(6) J'emprunte à la traduction de Xénophon, par M. Talbot, le passage suivant relatif aux médecins du temps de Cyrus : « Comme Cyrus (Xénoph., *Cyrop.*, VIII,

longtemps; et Hérodote lui-même nous apprend que les villes dans la Grèce se disputaient nos confrères à prix d'or (1); enfin nous voyons que les plus anciens rois des Perses recherchent d'abord les médecins égyptiens (2), et qu'ils donnent ensuite la préférence aux médecins grecs (3). Il est donc présumable que Xerxès avait aussi quelques médecins auprès de sa personne et dans son armée, pour prendre soin, sinon de tous les soldats, du moins des chefs.

On pourrait objecter que Cambyse, qui s'était blessé à la cuisse avec son cimeterre en sautant de cheval, ne paraît pas avoir eu recours aux médecins; mais d'abord le silence d'Hérodote ne serait

2, 24), avait observé que les hommes, tant qu'ils se portent bien, sont attentifs à se procurer et à mettre en réserve tout ce qui sert dans l'état de santé, mais qu'ils négligent de se munir de ce qui est utile dans le cas de maladie, il voulut remédier à ce défaut de prévoyance, et n'épargnant rien sur ce point, il appela auprès de lui les meilleurs médecins pour l'aider dans cette œuvre. Il n'entendait point parler d'instruments (ὄργανα) utiles, de remèdes (φάρμακα), d'aliments, de liqueurs salutaires, qu'il ne voulût en avoir une provision. Si quelqu'un de ses familiers tombait malade, il veillait lui-même à son traitement et lui faisait donner les secours nécessaires. Le malade recouvrait-il la santé, Cyrus remerciait les médecins de l'avoir guéri avec les remèdes qu'il avait chez lui. » — Cyrus savait le nom de chacun, comme un médecin sait le nom des instruments et des remèdes qu'il emploie (Xénoph., *Cyrop.*, V, 3, 47). — « Pour la santé, dit Cyrus (Xénoph., *Cyrop.*, I, 6, 15-16; cf. III, 2, 12 : médecins aux mains desquels Cyrus remet les captifs blessés; V, 4, 18 : Cyrus veille lui-même avec les médecins et les servants aux soins des blessés), j'ai entendu dire et j'ai vu que, comme les villes [grecques] qui veulent être en bonne santé se choisissent des médecins (voy. p. 52 et la note 3), les généraux emmènent avec eux des médecins pour leurs soldats; je m'en suis donc préoccupé, et je crois avoir avec moi des hommes habiles dans l'art médical. » — Cambyse réplique qu'il est bon d'avoir des médecins, mais qu'il faut surtout apprendre à s'en passer en choisissant un campement salubre, en observant la sobriété, en tenant toujours les soldats en haleine par les exercices ou les combats, en maintenant enfin leur moral en bon état. Cyrus (*Cyrop.*, II, 1, 29), profitant des conseils de son père, faisait mettre les soldats en sueur avant les repas; mais c'est un précepte peu applicable dans nos climats. — Enfin (*Lacedæm. Resp.* 13, 7), il y avait une place spéciale pour les médecins dans l'armée des Lacédémoniens en campagne, avec les haruspices et les musiciens!

(1) III, 131.

(2) III, 1. Cyrus (vers 550) avait fait demander à Amasis le meilleur médecin qu'il y eût dans ses États pour les maladies des yeux; c'est même ce médecin qui, pour se venger d'Amasis, décida Cambyse, le fils de Darius, à envahir l'Égypte. — On peut trouver dans ce passage une allusion indirecte à la fréquence des maux d'yeux en Égypte, où règne endémiquement une des espèces de l'ophthalmie purulente. On remarquera aussi (III, 149) la mention d'un *mal* aux organes de la génération dont un général perse, Otanès, était atteint. — III, 129 : Darius fils d'Hystaspe (vers 521) avait à sa cour les plus habiles médecins qu'il y eût en Égypte.

(3) Voy. plus loin p. 50 et 51.

pas une raison décisive pour admettre cette supposition ; de plus, on voit clairement que Cambyse, frappé par la prédiction d'un oracle, déclara lui-même que sa plaie était mortelle, et qu'il s'abandonna sans défense au sort qu'il attendait. Au bout de vingt jours l'os fut carié (1), la gangrène envahit les chairs et il mourut.

Je relève encore dans Hérodote un passage qui se rapporte à l'histoire des épidémies ; il raconte que les habitants de Chios ayant envoyé à Delphes, où régnait probablement la peste, un chœur de cent jeunes garçons, quatre-vingt-dix-huit furent enlevés par la maladie (2). Il y a là, quoique notre auteur n'y reconnaisse qu'une infliction divine, un fait non équivoque de contagion ou d'infection, et en même temps la preuve du peu de secours que trouvaient les malades dans l'hygiène et dans la médecine, surtout lorsque quelque idée superstitieuse se mettait à la traverse du traitement.

VI

ÉCOLES MÉDICALES DE LA GRÈCE, DE LA SICILE ET DE LA GRANDE-GRÈCE.

A côté de tous ces renseignements que nous venons de recueillir, mais que nous ne pouvons faire suivre d'aucun nom propre de médecin, ni d'aucune indication géographique précise, il convient de placer l'histoire des écoles médicales dont l'existence est de beaucoup antérieure à l'époque où florissait Hippocrate. Je me sers du mot *école* pour me conformer à l'usage et pour abréger ; il faut avant tout l'expliquer et en restreindre le sens, car on se tromperait si on entendait par ce mot des institutions analogues soit à nos facultés modernes, soit à des établissements littéraires comme le *Musée* d'Alexandrie. A Cos et à Cnide il y a eu des *écoles médicales*, si on veut désigner ainsi un ensemble de doctrines professées par des maîtres, acceptées par des disciples, et répandues au loin avec le nom de ces maîtres et de ces disciples. L'éclat de l'enseignement dans ces deux villes tenait au mérite personnel des médecins qui s'y étaient fixés, mais ne devait rien ni à la munificence publique, ni à

(1) III, 64-66 : ἐσφακέλισε τὸ ὀστέον.
(2) VI, 27.

l'appui des autorités (1), ni à l'existence de quelque lieu spécial de réunion pour les professeurs et pour les élèves, comme étaient l'*Académie*, le *Lycée* ou le *Portique*. Nous disions de même autrefois l'*école de Montpellier*, l'*école de Paris*, l'*école de Vienne*, quand il y avait des doctrines particulières à Paris, à Montpellier et à Vienne.

C'est même par un abus de langage qu'on a étendu le nom d'*école* à des réunions de médecins qui ne paraissent avoir eu entre eux d'autre lien qu'une commune renommée; tels sont les médecins de Crotone, de Cyrène, de Rhodes que l'histoire célèbre (2). Ceux de Rhodes étaient de la descendance d'Esculape, comme ceux de Cos et de Cnide, sans qu'on puisse déterminer quelles opinions ils suivaient. Quant aux médecins de Crotone et de Cyrène, on ne sait ni à quelle famille ils appartenaient, ni quelles furent leurs doctrines, ni à quoi tenait leur réputation (ou seulement la sûreté de la pratique, ou, en même temps, l'excellence de l'enseignement), ni enfin quelles circonstances décisives ont fait fleurir la médecine dans des villes si éloignées l'une de l'autre et si différentes de caractère et de nationalité. Cela doit surprendre d'autant plus que bien d'autres villes non moins illustres et non moins lettrées, Athènes par exemple (3), n'ont jamais eu la gloire médicale en partage, du moins à s'en rapporter aux renseignements qui sont arrivés jusqu'à nous.

Les documents sur les origines de ces écoles nous manquent absolument; mais à voir quels horizons lointains nous ouvrent les textes d'Hérodote, de Théopompe et de Galien, on pourrait se croire en droit de reculer ces origines aussi haut que peut aller l'imagination; malheureusement la chronologie s'interpose entre ces perspectives aventureuses : les premiers renseignements authentiques ne dépassent guère le cinquième siècle, et ils se rapportent à l'école italique; c'est donc par elle que nous devons commencer.

(1) Nous verrons plus loin que les villes grecques payaient les médecins aux frais du trésor pour soigner les malades; mais rien ne prouve qu'ils aient été payés sur ce même trésor pour enseigner leur art.

(2) Galien, *Meth. med.*, I, 1; tom. X, p. 5-6.

(3) On sait par plusieurs témoignages (Hérod. III, 131; Xénoph., *Memor. Socr.*, IV, 2, 5; Platon, *Meno*, p. 90 c; Thucydide, II, 47, à propos de la peste d'Athènes; Aristoph., *Plut.*, 407), qu'il y avait des médecins à Athènes; même d'après le texte du *Ménon* on peut croire qu'il y avait des maîtres de médecine, ce qui est fort naturel puisque dans toute la Grèce l'enseignement était individuel et domestique; mais ils ne paraissent pas avoir fait école. On signale aussi dans cette ville des boutiques pour les drogues médicinales (Aristoph. *Thesmoph.*, 504).

ÉCOLE MÉDICALE DE LA GRANDE-GRÈCE.

S'il est impossible de rien savoir sur l'organisation médicale, soit dans la Grande-Grèce, soit en Sicile, on ne peut du moins méconnaître que de ces deux contrées, et surtout de la Grande-Grèce, soient sortis plusieurs médecins dont l'histoire a conservé le souvenir. A en croire Athénée et Élien (1), il y aurait eu, du temps de Zaleucus, c'est-à-dire vers l'an 650, des médecins en assez grand nombre chez les Locriens-Épizéphyriens, puisque ce législateur défendait, sous peine de mort, de boire du vin sans ordonnance de médecin. On n'ignore pas non plus que la ville de Crotone, au moment où s'y fixa l'institut pythagoricien (vers la moitié du ve siècle av. J.-C.), était déjà ou devint alors le centre d'un grand mouvement d'études; de plus, Hérodote (2) affirme que les médecins de Crotone doivent une partie de leur réputation à Démocède, et que longtemps on les regarda comme les premiers médecins de toute la Grèce, tandis qu'on donnait le second rang à ceux de Cyrène. Ce que nous savons des connaissances médicales de Pythagore ne permet pas d'attribuer la popularité des médecins de Crotone à l'influence de ce philosophe : Démocède de Crotone n'a jamais passé pour pythagoricien, si ce n'est auprès des historiens mal informés; c'est à lui cependant qu'Hérodote rapporte presque tout l'honneur de cette grande renommée qui s'est propagée au loin; il faut donc supposer que la médecine s'est développée à Crotone, comme à Cos et à Cnide, par elle-même et non par le secours de la philosophie.

Démocède, que Dion Cassius (3) appelle, conjointement avec Hippocrate, « l'un des médecins les plus éminents de l'antiquité, » Démocède se rendit célèbre à la cour de Darius fils d'Hystaspe, et dans toute la Grèce, soit par la pratique de son art, soit par l'habileté qu'il

(1) Ath., X, 33, p. 429 *a*; Æl. *Var. Hist.*, II, 37. — Suivant Diodore de Sicile (XII, 13), Charondas aurait prescrit à Thurium que les malades fussent soignés par les médecins aux frais de l'État. Mais on sait que Charondas vivait près de cent ans avant la fondation de Thurium (443 ans av. J.-C); il n'a donc pu en être le législateur. Il y a sans doute quelque confusion de nom, et la disposition législative de Charondas se rapporte peut-être à l'une des villes de la Sicile ou de la Grande-Grèce auxquelles il a certainement donné des lois. D'ailleurs, comme nous allons le voir tout à l'heure, c'était une habitude en Grèce d'avoir des médecins d'État.

(2) III, 131. On sait qu'Hérodote, exilé dans la Grande-Grèce, a vécu à Thurium, dans le voisinage de Crotone.

(3) *Hist. rom.*, XXXVIII, 18. Voy. Tzetzès, *Hist.* IX, 3.

sut déployer en plusieurs circonstances délicates de sa vie. Il nous intéresse à un double titre, d'abord par son origine et par l'autorité de son nom, ensuite comme appartenant à cette catégorie de médecins ambulants (*périodeutes*) que les villes de la Grèce ou les souverains de l'Asie se disputaient à prix d'argent. Sans doute Démocède n'est pas le premier *médecin périodeute*, ni le premier *médecin d'État* (1), mais c'est le premier sur lequel nous possédions des documents positifs.

L'âge de Démocède est fixé par celui de Darius. Né en 550, Darius monta sur le trône en 521, et mourut, comme on le croit généralement, en 485. L'époque où nous trouvons Démocède à la cour de Perse coïncide avec les premières années du règne de Darius, près de cent ans avant Hippocrate, et déjà le médecin de Crotone s'était fait connaître dans sa patrie et en Grèce.

Hérodote a rapporté fort au long les aventures de Démocède (2); nous transcrivons ici son récit, en l'abrégeant pour les détails inutiles et en y ajoutant çà et là quelques réflexions : Démocède, le plus habile médecin de son temps, vivait avec son père, Ctésiphon, homme d'un caractère dur et colère. Ne pouvant plus supporter son humeur, Démocède alla à Égine, où s'étant établi, il surpassa dès la première année les autres médecins (ce qui prouve bien qu'il y avait des médecins dans tous les grands centres de population), quoiqu'il ne fût point préparé à y exercer sa profession et qu'il n'eût avec lui aucun des instruments nécessaires. — Un auteur hippocratique (3) recommande expressément aux médecins d'emporter dans leurs voyages les instruments et même les machines dont ils pouvaient avoir besoin; mais on voit que l'habitude de se munir de tout un arsenal, et sans doute aussi de médicaments, est beaucoup plus ancienne; elle était de plus si générale qu'il fallut à Démocède une nécessité pressante pour ne pas s'y conformer. Cela n'a rien qui doive surprendre, car de nos jours encore un médecin, et surtout un chirurgien, appelé au loin, même dans d'assez grandes villes, est dans l'obligation de transporter ses instruments. — La seconde année de son séjour à

(1) Ce n'est peut-être pas non plus le premier médecin grec, quoi qu'en dise Himérius (*Contra medic. Arcad.*; dans Photius, cod. 243), qui soit allé exercer la médecine parmi les barbares.

(2) Hérod., III, 125, 131. Nous empruntons la traduction classique de Larcher, en y faisant quelques modifications quand cette traduction est trop libre. — Cf. aussi Dion Chrysostome, *Orat.* 77 (*De invidia*), p. 416-417; le texte de Dion porte, mais par erreur, *Demodochus* au lieu de *Démocède*.

(3) *Bienséance*, 8 et suiv.

Égine, les habitants donnèrent à Démocède un talent (environ 8,600 fr. de notre monnaie) de pension sur le trésor public; la troisième année, les Athéniens l'attirèrent en lui faisant un traitement de cent mines (un peu plus de 10,000 fr.); enfin, la quatrième année, Polycrate, le fameux tyran de Samos, rivalisant de générosité, lui offrit deux talents (un peu plus de 17,000 fr.) (1), et il le considérait à l'égal de ses meilleurs amis.

Mais Polycrate, attiré dans une embûche par Orétès, gouverneur de Sardes, périt misérablement à Magnésie. Orétès réduisit en servitude Démocède et tous ceux qui avaient accompagné Polycrate (2).

Or il advint, à quelque temps de là, que Darius, s'étant défait par ruse du satrape Orétès (3), entra en possession de tous ses biens, de tous ses esclaves, et entre autres de Démocède, qui cachait soigneusement sa condition, sans doute dans la crainte d'être retenu trop longtemps en esclavage par l'espérance des services qu'on en pouvait tirer; mais la fortune en décida autrement : Darius, étant à la chasse, se tordit le pied en sautant à bas de son cheval; la torsion fut même si violente que l'*astragale* fit saillie hors de l'articulation (4). Darius avait à sa cour les médecins qui passaient pour les plus habiles qu'il y eût en Égypte (5). S'étant mis d'abord entre leurs mains, ils lui tournèrent le pied avec tant de violence qu'ils augmentèrent le mal. Le roi fut sept jours et sept nuits sans fermer l'œil, tant la douleur était vive. Enfin, le huitième jour, comme il se trouvait très-mal, quelqu'un qui, pendant son séjour à Sardes, avait entendu dire quelque chose de la profession de Démocède, lui parla de ce médecin. Darius se le fit amener en diligence. On le trouva confondu parmi les esclaves d'Orétès, comme un homme dont on ne fait pas grand cas. On le présenta à Darius couvert de haillons et ayant des chaînes aux pieds.

Darius lui ayant demandé s'il savait la médecine, Démocède n'en

(1) Hérod., III, 131. — (2) Voy. Hérod., III, 125.

(3) Hérod., III, 127 et 128.

(4) στραφῆναι τὸν πόδα (cf. pour la même expression, désignant ici sans doute une entorse, Aristoph., *Pax*, 279)... ὁ γὰρ οἱ ἀστράγαλος ἐξεχώρησε ἐκ τῶν ἄρθρων, Hérod., III, 129. Il est probable qu'il s'agit ici non d'une luxation de l'astragale proprement dite, mais de la saillie de la malléole externe, que le vulgaire appelait aussi *astragale*. (Voy. Rufus, *Des os*, p. 70, édition Clinch.) Cette saillie provenait peut-être, comme le suppose M. Malgaigne (*Chirurgie avant Hippocrate*, p. 307 dans *Revue médico-chirurg.*, 1846), d'une fracture de l'extrémité du péroné.

(5) Nous avons déjà remarqué, à propos d'Homère, cette opposition des médecins grecs et des médecins égyptiens.

convint point, dans la crainte de se fermer à jamais le chemin de la Grèce. Darius, voyant qu'il tergiversait, ordonna d'apporter des fouets et des poinçons. Démocède ne crut pas devoir dissimuler plus longtemps : il dit qu'il n'avait pas une connaissance profonde de la médecine, mais qu'il en avait pris une légère teinture en fréquentant un médecin (1). Sur cet aveu, le roi se mit entre ses mains. Démocède le traita à la manière des Grecs, et faisant succéder ces *remèdes doux et calmants* (ἤπια) dont il est si souvent parlé dans Homère et que Chiron avait mis en honneur, il parvint à procurer du sommeil au roi, et en peu de temps il le guérit, quoique ce prince eût perdu toute espérance de pouvoir jamais se servir de son pied. Cette cure achevée, Darius combla Démocède de présents ; charmé de son esprit, il l'admit à sa table, et, allant au-devant de ses moindres désirs, il ne lui laissa rien à ambitionner que la liberté ; mais c'était précisément ce que Démocède souhaitait le plus ardemment et ce que le roi était le moins disposé à lui accorder. Indifférent à tant de largesses, notre confrère ne voulut user de son crédit que pour obtenir la grâce des médecins égyptiens que Darius voulait faire mettre en croix pour les punir de leur inhabileté (2).

La délivrance vint à Démocède de là où il l'attendait le moins. La femme de Darius, Atossa, fille de Cyrus, fut atteinte d'une tumeur (φῦμα) au sein, qui abscéda et s'étendit au loin. D'abord la princesse cacha son mal par pudeur ; mais voyant qu'il faisait chaque jour des progrès rapides, elle se décida à consulter Démocède, qui eut le bonheur de la guérir assez promptement (3). En retour de ce nouveau service, le rusé Crotoniate demanda et obtint la permission de conduire en Grèce un certain nombre d'espions chargés de reconnaître les parties faibles des côtes et du territoire, afin de préparer les voies à une expédition que le roi méditait depuis longtemps. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Tarente que Démocède livra les Perses à Aristophilides, roi de ce pays, et se rendit en toute hâte dans sa ville natale (4). — Relâchés par Aristophilides, les Perses voulurent enlever

(1) Comme il est dit plus loin (p. 61) et comme on le voit par plusieurs passages d'Hippocrate, on se formait à l'art de guérir en prenant des leçons auprès d'un médecin et en l'aidant dans l'exercice de sa profession. Cette réponse de Démocède est un fait particulier qui vient à l'appui direct des allégations plus générales de Platon et d'Hippocrate. Nous pourrions signaler bien d'autres faits de cette nature. — (2) §§ 129, 130, 132. — Ctésias se conduisit de la même façon à la cour du roi Artaxerxe. Voy. aussi Dion Chrys., *Orat.*, 77 (*De invid.*, 1), p. 416-417.

(3) § 133. — (4) C'est à cette occasion qu'Élien, *Var. Hist.*, VIII, 17, prête à Darius de fort méchants propos contre Démocède.

Démocède de vive force, mais les Crotoniates ne permirent pas qu'ils missent leur projet à exécution ; les Perses, un peu honteux, furent forcés de rentrer en Asie, et Démocède épousa la fille de Milon l'athlète (1) ; dès lors on n'entendit plus parler de lui que par des traditions lointaines et apocryphes. Suidas lui attribue un ouvrage de médecine qui est également mentionné par Tzetzès (2).

L'histoire de Démocède, racontée avec beaucoup de naïveté par Hérodote, est fort instructive pour tous les détails de mœurs qu'elle renferme, et surtout à cause de la mention expresse des *médecins d'État* (3) ; le petit drame par lequel elle se termine, fait, après tout, autant d'honneur à Démocède qu'à Darius, au médecin qui sut user d'un stratagème innocent (car il ne voulait ni trahir son pays, ni livrer son escorte à la mort), au roi qui se montra plein de reconnaissance et de générosité.

M. Malgaigne a établi entre les médecins périodeutes de la Grèce et ceux des petites républiques d'Italie un rapprochement que je veux transcrire ici : « Hugues de Lucques, au XIII[e] siècle, s'était mis aux gages de la ville de Bologne ; seulement les cités italiennes n'égalaient pas en richesses et en libéralité les villes de la Grèce, et Hugues, tout bon chirurgien qu'il était, ne fut taxé qu'à 600 livres. Après Hugues de Lucques, c'est A. Paré lui-même à qui il échut une aventure tout à fait pareille à celle de Démocède. Lui aussi se trouva, non pas esclave, mais prisonnier du duc de Savoie ; et au XVI[e] siècle la différence n'était pas bien grande. Comme Démocède, il hésita à se dire chirurgien, de peur d'avoir à payer trop chèrement sa liberté, et il trouva dans le duc de Savoie un autre Darius qui ne parlait de rien moins que de l'envoyer aux galères ou de lui couper la gorge. Son habileté le tira également d'affaire (4). »

Fidèle à son système, M. Malgaigne ne voudrait voir qu'un *chirurgien* dans Démocède ; mais ce système, très-peu sûr quand on l'applique à Homère, l'est encore moins quand on l'applique à Démo-

(1) § 133-137. Voy. aussi Athénée, XII, 22, p. 522.

(2) Suidas *sub voce ;* Tzetzes, *Hist. chil.*, IX, 3.

(3) Socrate dit de ces médecins « qu'ils font office de médecine urbaine. » Voy. Xénoph. *Memor.* IV, II, 5 : τῆς πόλεως ἰατρικὸν ἔργον. — Le médecin syracusain qui, sur Agésilas à Mégare, ouvre la veine près de la malléole (Xenoph., *Hist, gr.*, V, 4, 58) était-il un médecin public? — Je reviendrai bientôt ici même sur ces questions, à propos de quelques inscriptions grecques où il est fait mention de médecins de villes.

(4) *Chirurgie grecque avant Hippocrate*, p. 308.

cède qui vivait à une époque comparativement récente, où les deux pratiques, celle de la médecine et celle de la chirurgie, se trouvent très-certainement réunies dans les mêmes mains. La preuve de ce que j'avance n'est pas loin : Apollonides de Cos, attiré à la cour de Perse par le récit de la fortune de Démocède, ou enlevé de Cos soit de vive force, soit à prix d'argent, pratique à la fois la médecine et la chirurgie dans le palais d'Artaxerxe Longue-Main (465-425), successeur de Xerxès, qui lui-même était fils de Darius, c'est-à-dire à peine quarante-cinq ans après l'aventure de Démocède.

Apollonides guérit Mégabyse d'une grave blessure qu'il avait reçue en combattant contre les rebelles, et après la mort de Mégabyse, il est consulté par sa veuve Amytis, pour une affection qui semble n'être pas autre chose que l'*hystérie*. Le traitement qu'il proposa et qui fut accepté n'est pas très-moral, il est vrai, et il le paya de sa vie ; mais ce résultat n'importe pas pour la thèse que je défends ; il suffit d'avoir montré, et cela d'après le témoignage d'un auteur presque contemporain, Ctésias (1), qu'Apollonides de Cos était mandé tantôt comme médecin, tantôt comme chirurgien.

Le supplice d'Apollonides ne paraît pas avoir effrayé les autres médecins de la Grèce, car plus tard nous verrons auprès d'Artaxerxe Mnémon ce même Ctésias, dont nous venons de parler, et Polycrite de Mende en Macédoine (2). Ce sont peut-être ces pérégrinations des médecins grecs chez les barbares qui ont donné lieu aux fables débitées par des écrivains très-récents sur les voyages d'Hippocrate.

Vers le temps d'Hippocrate, les médecins d'Italie rivalisaient d'inventions avec les Asclépiades de Cnide et avec ceux de Cos.

Il est vrai que ces deux villes ont produit les médecins les plus nombreux et les meilleurs, mais l'Italie tient certainement le second rang (3). Il semble même qu'après la mort d'Hippocrate la réputation de l'École Italique égalait et surpassait peut-être celle de l'École de Cnide ; car nous verrons plus tard deux Cnidiens, Eudoxe et Chrysippe, aller tour à tour demander des leçons à Philistion de Locres; longtemps encore après eux il est question des médecins de la Grande-Grèce ou de la Sicile.

(1) Fragm. 30 et 42, *De rebus Persicis*.

(2) De ce dernier nous ne savons riend e plus, et c'est seulement dans Plutarque (*Vit. Artax.*, § 21) que nous trouvons cet enseignement.

(3) Gal. *Method. med.*, I, 1, t. X,p

Les deux seuls médecins d'Italie dont nous ayons à nous occuper en ce moment sont Pausanias et Acron, Pausanias à qui Empédocle a dédié son poëme *Sur la nature* (1), Acron, contemporain et rival du philosophe d'Agrigente (2). On prétend même qu'Empédocle est l'auteur de cette fameuse épitaphe anticipée où, jouant sur le mot ἄκρων (*sommet*), il se moque à plaisir de la vanité de son compatriote qui demandait au sénat d'Agrigente l'érection d'un tombeau de famille. Acron n'eût pas été embarrassé pour prendre sa revanche contre Empédocle. Voici cette épitaphe :

Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων' Ἀκραγαντῖνου πατρὸς ἄκρου
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.
Summorum summum summi patris ex Acragante
Hic summus summæ collis habet patriæ.

Pausanias. — Pausanias nous est connu seulement par l'éloge que lui décerne son ami Empédocle (3), et par une simple mention qu'en fait Galien (4) à propos des médecins d'Italie.

« La ville de Géla, dit Empédocle, a nourri (5) le fils d'Anchite, Pausanias, qui porte si bien le nom de médecin (*guérisseur*) et qui appartient à la race d'Esculape (6). Combien d'hommes consumés par de funestes maladies ne sont pas, grâce à ses soins, descendus dans les demeures de Proserpine ! »

Acron. — Nous sommes un peu mieux renseignés sur les faits et gestes d'Acron d'Agrigente, fils de Xénon (7), qui lui-même, cela est à noter, appartenait à une famille médicale (8). Toutefois, la biographie

(1) Emped. Fragm., vers 58, et Diog. Laert., VIII, II, 5, 60-61.

(2) Diog. Laert., VIII, II, 9, 65. Pausanias et Acron ont été contemporains des premières années d'Hippocrate, puisque Empédocle vivait entre 492 et 432.

(3) Diog. Laert., VIII, II, 5, 61, et dans les Fragm. d'Empéd., v. 473-476. — Dans l'*Anthologie* (VII, 508), le quatrain d'Empédocle est attribué à Simonide; mais la chronologie ne permet guère d'admettre cette attribution. — Voy. cependant la note de Boissonade dans l'édit. de l'*Anthol.* de la *Bibl. græca Didotiana*, p. 481, et cf. Suidas, voce Ἄκρων.

(4) *Method. med.*, I, 1, t. X, p. 6.

(5) Suivant Diogène; *Géla où il a été enterré*, d'après l'*Anthologie*.

(6) φῶτ' Ἀσκληπιάδην ou τόνδ' Ἀσκλ. Comme Galien (*l. c.*) semble distinguer très-positivement les *Asclépiades* de Cos et de Cnide d'avec les *médecins* d'Italie, au nombre desquels il range Pausanias, et que nulle part ailleurs il n'est question des *Asclépiades* d'Italie, on doit prendre ici ce mot dans le sens de, exerçant l'art d'Esculape. Voy. des exemples analogues dans le *Trésor grec*.

(7) Suidas, voce Ἄκρων.

(8) Hesychius Milesius, p. 16.

d'Acron, assez confuse, n'est pas fort instructive, et la légende s'y mêle trop souvent à l'histoire. Ainsi divers auteurs : Suidas, Plutarque, Oribase, Aetius, Paul (1), racontent que, s'étant transporté à Athènes avec Empédocle pour y ouvrir une école de philosophie, il parvint, en allumant de grands feux, à chasser la peste qui ravageait cette ville (430 av. J.-C.). A cette assertion il y a une petite difficulté, c'est que Thucydide (2), témoin oculaire, ne parle pas du miracle d'Acron, mais déclare au contraire que toute l'habileté des médecins ne put rien contre le fléau. On a prétendu aussi (3) qu'Acron est le fondateur de la secte empirique, qui n'a réellement pris naissance qu'au IIIe siècle avant J.-C. ; cela est parfaitement établi. On attribue à Acron plusieurs ouvrages, écrits en dialecte dorien, sur la médecine et sur l'hygiène (4).

ÉCOLE MÉDICALE DE CYRÈNE.

Des médecins de Cyrène en Afrique, nous ne savons rien sinon que, au rapport d'Hérodote (5), ils tenaient le second rang après ceux de Crotone au moment où se passait l'aventure de Démocède, c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle.

A plus forte raison nous ignorons complétement quelle était la doctrine de ces médecins, et c'est seulement par conjecture que nous admettons à Cyrène l'existence d'une école médicale comme à Cos et à Cnide.

ÉCOLE MÉDICALE DE RHODES.

Galien (6) mentionne une école formée *à Rhodes* par les Asclépiades et qui fut autrefois célèbre, mais qui déjà déclinait quand commencèrent à briller d'un vif éclat les écoles de Cos et de Cnide. C'est là un témoignage tout à fait isolé ; cependant on ne peut pas le re-

(1) Plut. *Isis et Osir.*, 79 ; Oribas. *Synops.*, VI, 24 ; Aet., V, 94 ; Paul., II, 34. — Lors de la dernière épidémie de choléra, les Italiens, les Espagnols, les Marseillais eux-mêmes, ont remis en honneur, et avec autant de succès que lui, le moyen héroïque employé par Acron.

(2) II, 49 et suiv.

(3) Plin. *Hist. nat.*, XXIX, I, 4, 5 ; Pseudo-Gal. *Suffig. emp.*, 1 (ed. Juntar., *Libri isagog.*) ; Id., *Introd. seu Med.*, 4 ; t. XIV, p. 683. — Dans cet opuscule il est dit : « Pour donner plus d'autorité à la secte empirique, on la fait remonter à Acron, car la secte dogmatique ne date que d'Hippocrate ; mais Philinus est véritablement le chef des Empiriques. »

(4) Eudoxie, *Violarium*, et Suidas, voce Ἄκρων.

(5) III, 131.

(6) *Meth. med.*, I, I ; t. X, p. 5-6.

jeter sans preuve directe et décisive, en invoquant une faute de copiste dans les manuscrits (1).

Le témoignage d'Hérodote pour Cyrène est précisément dans le même cas, et je ne sache pas que personne l'ait jamais révoqué en doute. Hérodote est, il est vrai, un témoin plus ancien et par conséquent plus respectable que Galien, mais Galien a sans doute puisé dans quelque vieil ouvrage son assertion, qui du reste n'est en contradiction avec rien de ce que nous connaissons de l'histoire des Asclépiades, et de l'histoire de Rhodes qui était une ville riche, active, industrieuse et presque aussi lettrée que Cyrène. Ptolémée Philadelphe (vers le commencement du IIIe siècle) y trouva beaucoup de livres à acheter pour les transporter à Alexandrie (2) ; or, s'il faut en croire Socrate, là où il y avait beaucoup de livres, il devait y avoir des livres de médecine et par conséquent des médecins, car déjà de son temps, comme il l'insinue, la médecine semble avoir donné naissance à plus d'ouvrages qu'aucune autre branche de la culture intellectuelle (3). Rhodes est mentionnée avec Cos dans le *catalogue des villes* au deuxième chant de l'*Iliade;* il n'y a donc rien d'étonnant que les descendants de Podalire (souche des Asclépiades d'Asie) s'y soient fixés de très-bonne heure et y aient acquis une renommée particulière. De plus, Cos, Cnide et Rhodes, faisant partie de l'antique amphictyonie dorienne (*Hexapole*), ont dû entretenir de fréquentes relations, et l'enseignement de la médecine ne devait pas différer notablement d'une ville à l'autre.

ÉCOLES MÉDICALES DE COS ET DE CNIDE.

On ignore à quelle époque et par qui a commencé la réputation des deux écoles les plus fameuses de l'antiquité, celle de Cos et celle de Cnide. On croit généralement que leur histoire se rattache à celle d'une famille médicale dont les membres, dispersés en Asie et en Europe, avaient pris le nom d'*Asclépiades,* parce qu'ils prétendaient descendre en ligne directe d'Esculape. Mais jusqu'à ces derniers temps (4), on a confondu les Asclépiades médecins avec les prêtres

(1) Malgaigne, *Organ. de la méd. et de la chirurg. avant Hippocr.*, p. 309. — J'ai vérifié le passage sur plusieurs manuscrits, et ils sont unanimes. Cette *faute* imaginée par M. Malgaigne n'est donc pas admissible jusqu'à plus ample informé.

(2) Athénée, I, 4, p. 3 *b*.

(3) Xénophon, *Memor.*, IV, 2, 10.

(4) L'auteur de l'article *Aesculapius* de la *Real-Encyclopaedie* de Pauly (t. I, 2e éd., 1862, p. 466) ne reconnaît que des asclépiades prêtres, lesquels prétendaient

desservant les temples d'Esculape, et même on a soutenu que, depuis la fin de la guerre de Troie jusque vers l'époque où fleurit Hippocrate, la médecine avait été exercée exclusivement dans la Grèce d'Europe et dans les provinces d'Asie par les prêtres d'Esculape (1).

Cette assertion est infirmée par les témoignages que nous avons déjà rassemblés sur l'histoire de la médecine durant cette longue période : toutes les fois qu'il est question de *médecins*, Asclépiades ou non, c'est de médecins laïques et non pas de médecins prêtres qu'il s'agit. Cette confusion, évitée par Platon (2), et aussi par Galien (3), qui parlent exclusivement des descendants d'Esculape et non des prêtres du dieu, de la médecine laïque et non de la médecine sacerdotale, date des premiers historiens de la médecine; elle s'explique par la prépondérance que l'on accordait aux traditions mythologiques et au merveilleux sur les traditions historiques et sur les faits naturels; mais je suis étonné qu'un homme qui se pique à bon droit de critique, M. Houdart, de regrettable mémoire, ait consacré près de cent pages à défendre laborieusement, et par toutes sortes de considérations étrangères au sujet, une thèse contre laquelle il fournit lui-même de nombreux et décisifs arguments. Je ne vois pas non plus que ni Choulant dans son *Histoire des Asclépiades* (4), ni M. Littré dans son *Introduction aux Œuvres d'Hippocrate* (5), ni enfin M. Malgaigne dans sa neuvième Lettre sur l'*Histoire de la chirurgie* (6), aient poursuivi très-loin la distinction entre les Asclépiades, médecins laïques, et les prêtres d'Esculape faisant office de *guéris-*

descendre d'Esculape, tandis que ce sont les médecins laïques, et non les médecins prêtres, qui avaient cette prétention.

(1) Voyez, par exemple, Houdart, *Médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocr.* Paris, 1856, p. 95 et suiv. — Littré, Œuvres d'Hipp., t. I, p. 10 et suiv.

(2) *De republ.*, III, p. 405 *d* : les ingénieux descendants d'Esculape (οἱ κομψοὶ Ἀσκληπιάδαι), c'est-à-dire les médecins, sont obligés d'inventer des mots nouveaux pour dénommer les maladies engendrées par le luxe et la mollesse. — Cf. 406 *a*, 407 *c*, 408 *b* sur cette qualification d'*Asclépiades* décernée aux médecins laïques; *Phaed.*, p. 270 *c*; *Protag.*, p. 311 *b* : Hippocrate est appelé descendant des Asclépiades, non comme prêtre, mais comme médecin. Platon ne le considère jamais autrement.

(3) *Administ. anat.*, II, 1, t. II, p. 281; *Comp. medic. sec. loc.*, IX, IV, t. XIII, p. 273; Pseudo-Gal. *Introd. seu Med.*, 2, t. XIX, p. 676. — Cf. Strabon, IX, X, p. 434; Athén., VIII, LI, p. 355 *a*, où les mots *enfants d'Esculape* s'appliquent à des médecins qui exercent l'art d'Esculape, non à des prêtres, mais sans qu'on en puisse conclure qu'il s'agit d'*Asclépiades* proprement dits. — Dioscor. *Mater. medic.* I, *Procem.*, dans le même sens.

(4) Dans *Jahrbuch für die deutsche Medicin;* année 1839, p. 111.

(5) Chap. I, t. I, p. 5 et suiv., et chap. VII, p. 162.

(6) Paris, 1842, p. 59 et suiv.

seurs dans les temples ; du moins M. Malgaigne a le premier démontré que les prêtres-médecins n'étaient que d'insignes charlatans, qui ont pu avancer leur fortune, mais non pas la médecine.

En résumé, s'il y a un point mis désormais hors de toute contestation par les recherches qui précèdent, c'est l'existence des médecins laïques à côté des prêtres-médecins, si toutefois ces derniers méritent le nom de médecins (1) ; mais les médecins laïques, et particulièrement ceux qui exerçaient et enseignaient à Cyrène, à Rhodes, à Cos, à Cnide, à Crotone, faisaient-ils tous partie de la descendance d'Esculape ? Cela ne serait pas douteux si on pouvait se fier au témoignage de Galien (2), et antérieurement, à celui de l'historien ou annaliste Théopompe, lequel vivait entre les années 379 et 305 av. J.-C. Le dire de Galien s'appuie vraisemblablement sur les renseignements fournis par Théopompe dans le deuxième livre de son *Histoire*, de sorte que tout se réduit au texte de cet historien, car on doit regarder comme plus suspectes encore les généalogies données par le Biographe anonyme d'Hippocrate et par Tzetzes en ses *Chiliades* (3).

Sans doute Théopompe n'avait pas tenu entre ses mains les actes civils et autres papiers de la famille d'Esculape, par la bonne raison qu'il n'existait pas alors de telles archives ; mais il passe pour un homme très-bien informé, érudit et consciencieux. On peut donc croire que son récit repose sur une tradition assez bien suivie et tout au moins fort ancienne ; d'ailleurs cette tradition est confirmée en partie soit par Homère lui-même, soit par les poëtes cycliques, et il est difficile d'admettre que la trace de Podalire et de Machaon, personnages historiques et médecins si renommés au temps d'Homère, se soit absolument perdue.

Aussi, comme je ne voudrais ni dépasser les limites d'une saine critique, ni me montrer trop incrédule et trop radical, je prends le texte de Théopompe comme une tradition respectable et comme n'engageant pas au delà des expressions mêmes de ce texte tel qu'il est résumé en trois lignes par Photius (4). On lit dans ce résumé « que les médecins de Cos et de Cnide descendent d'Esculape par

(1) Nous avons vu par Homère que la médecine laïque est historiquement sur la terre plus ancienne que la médecine sacerdotale, et que l'apparition des prêtres d'Esculape sur la scène médicale est comparativement récente.

(2) *Adm. anat.* II, I.

(3) M. Malgaigne, *Lettres sur l'hist. de la chir.*, p. 60, a montré l'invraisemblance et la contradiction de ces généalogies.

(4) *Bibl.* cod. 176, p. 202. Voy. *Hist. Græc. Fragm.*, t. I, p. 296, Théopomp., fragm. 111.

Podalire, qu'ils sont partis de Syrna, ville de Carie, et qu'on les appelle *Asclépiades*. » Quelle que soit la brièveté de ce renseignement, il n'en est pas moins fort précieux, puisque les descendants de Podalire ne sont pas donnés comme des prêtres, mais comme des médecins laïques.

L'assertion de Théopompe sur la filiation des Asclépiades est en grande partie confirmée par une preuve indirecte, mais à peu près décisive, je veux dire par la transmission de la médecine des pères aux enfants. Ce fait est établi par la biographie d'un grand nombre de médecins qui ont vécu avant ou après Hippocrate, et par la tradition. C'est Hippocrate lui-même qui le constate dans le *Serment*, pour les médecins en général; c'est Platon et c'est aussi Galien qui nous l'attestent pour les Asclépiades en particulier. Galien, au premier chapitre du deuxième livre des *Administrations anatomiques*, veut même (mais c'est une pure hypothèse, démentie par les textes) que cette transmission de la médecine ait beaucoup servi aux progrès de l'anatomie. « Je n'accuse point, dit-il, les anciens de n'avoir pas écrit des *Manuels de dissection;* il était en effet superflu de rédiger de tels livres, pour soi-même ou pour les autres, puisqu'on trouvait dans la maison paternelle tous les moyens de s'instruire, et que dans l'enfance on apprenait l'anatomie en disséquant sous les yeux des parents, en même temps qu'à lire et à écrire; car, chez les anciens, non-seulement les médecins, mais aussi les philosophes s'exerçaient dans l'art des dissections (1). Avec une telle instruction il était tout aussi impossible d'oublier l'anatomie que les lettres de l'alphabet. Lorsque plus tard on jugea utile d'enseigner cet art non-seulement à ses enfants, mais encore à des étrangers, il arriva d'abord que l'on cessa d'étudier l'anatomie dès l'enfance, car on la communiqua à des hommes faits qu'on honorait et vénérait pour leur vertu. Il arriva ensuite, et ce résultat était inévitable, que l'étude de l'anatomie fut plus négligée et par conséquent moins parfaite, l'habitude de s'y livrer dès les premières années étant abolie. Les anciens ont, à mon avis, clairement démontré tout ce qu'avait de force pour toute espèce de connaissances, un exercice commencé de bonne heure. Aussi ne nommaient-ils par excellence habiles et vertueux que ceux qui avaient pratiqué toute leur vie les arts et la vertu. Mais une fois que l'art des dissections fut sorti de la famille

(1) Cette assertion est absolument fausse par rapport aux philosophes; nous l'avons démontré dans nos leçons au Collége de France; nous verrons, à propos d'Hippocrate, qu'elle n'est guère plus vraie en ce qui concerne les médecins.

des Asclépiades, et qu'il alla toujours en se détériorant, on sentit le besoin d'avoir des livres qui fixassent cet enseignement. »

Mais voilà un témoignage inattendu et qui n'est pas le moins précieux. Cette coutume que nous trouvons au berceau de l'histoire et que nous pouvons suivre de siècle en siècle jusqu'à une époque assez avancée, s'est perpétuée chez quelques peuplades de la Grèce actuelle: « Dans une des profondes vallées qu'abritent les escarpements du Pinde, existent encore aujourd'hui cinq ou six villages grecs échelonnés sur les flancs de la montagne, et dont les habitants ne se sont jamais mêlés aux peuplades qui les environnent... Là aussi les mœurs sont restées les mœurs d'autrefois... C'est une croyance très-enracinée dans une partie de la Grèce que les habitants du *Zagori* (nom de la gorge où sont les villages) naissent chirurgiens et médecins à la fois; chaque famille a sa spécialité et sa tradition héréditaire; les fils succèdent aux pères, et, à défaut de fils, des parents ou des étrangers s'engagent tout jeunes dans la famille comme élèves ou domestiques, ce qui est à peu près la même chose; les uns sont des *rebouteurs*, les autres des herniaires habiles; il en est qui pratiquent avec succès l'opération de la cataracte et de la lithotomie. On les trouve parcourant les villes et les rivages d'Orient... Après avoir parcouru le monde, ils reviennent vieillir tranquilles, riches souvent, dans le village qui les a vus naître (1). » Ce sont bien là les héritiers des médecins périodeutes (*ambulants*), Asclépiades ou autres, que dès le commencement du ve siècle nous retrouvons partout dans les îles ou sur le continent, en Asie comme en Europe, courant les villes ou les bourgades pour chercher fortune et se mettant à la solde des républiques ou des princes. Nous découvrons leurs traces dans l'Histoire d'Hérodote, dans la Collection hippocratique, dans les Annales de Théopompe, dans les écrits de Galien et d'autres auteurs (2). Les Grecs ont toujours eu le goût des aventures et la passion des voyages, et nous savons d'autre part que les corporations étaient en Grèce fort répandues et fort respectées (3).

De tout ce qui précède, on l'a déjà pressenti, il ne faudrait pas conclure que dans la Grèce ancienne la médecine n'est jamais sortie de la famille ou de la caste des Asclépiades; Hippocrate nous apprend

(1) A. Bertrand, *Études de mythologie et d'archéologie grecques d'Athènes à Argos*. Rennes, 1858, p. 144-146.

(2) Arrien, *Exped. Alex.*, VI, II, 1, par exemple, nomme Critodème, Asclépiade de Cos qui exerçait à la cour d'Alexandre le Grand, en 326.

(3) Voy. Druhmann, *Die Arbeiter*, *u. s. w.*

en effet qu'il y avait des exceptions à cette règle, puisqu'on s'engage dans le *Serment* à traiter son maître de médecine comme si c'était un père, et ses fils comme si c'étaient des frères. De son côté Platon (1) voudrait, pour faire un bon médecin de Ménon, l'envoyer étudier non pas auprès de son père, mais chez un médecin quelconque, pourvu que ce médecin fût habile en son art et qu'il fît profession d'enseigner à prix d'argent; cependant Platon est explicite en ce qui touche la filiation des Asclépiades et la transmission de la médecine dans leur famille. Par conséquent on pouvait recevoir l'éducation médicale d'un étranger; les fils d'un médecin n'étaient point forcés de suivre la carrière de leur père; et quand le père n'était point médecin, les fils pouvaient s'instruire ailleurs que dans la maison paternelle. D'où il résulte encore que si les Asclépiades furent dans l'origine les médecins les plus répandus et le plus en réputation, d'autres médecins leur disputèrent bientôt la clientèle et la renommée, et formèrent à leur tour de vraies corporations.

Entre l'époque reculée où nous reporte Théopompe et le temps d'Hippocrate, nous trouvons seulement quelques noms propres qui se rattachent à l'histoire médicale de Cos et de Cnide : pour Cos, uniquement, celui d'Apollonides, dont j'ai parlé plus haut à propos de Démocède (2); pour Cnide, ceux d'Euryphon et de Ctésias, tous deux de la famille des Asclépiades et contemporains d'Hippocrate, mais le premier plus âgé que lui, et le second plus jeune, car il l'a critiqué (3).

Le biographe anonyme d'Hippocrate fait rencontrer le médecin de Cos et le médecin de Cnide à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine. M. Greenhil (4) a montré la fausseté de ce récit pour Hippocrate; une source aussi impure et aussi récente qu'est la *Vie*

(1) *Ménon*, p. 90 *b-d*.

(2) Pag. 53. — Je laisse de côté, pour le moment, les ascendants d'Hippocrate. — Épicharme est né à Cos, mais il en est sorti peu de temps après sa naissance, et passa la plus grande partie de sa vie en Sicile; il est, du reste, considéré plutôt comme philosophe que comme médecin; j'en ai parlé à propos de l'Ecole médicale italique.

(3) Par conséquent, je n'ai pas à parler ici de Ctésias; d'ailleurs, en ce qui nous concerne, j'aurais peu de chose à tirer de ses écrits. — On rencontre encore dans les auteurs plusieurs noms de médecins qui paraissent avoir vécu vers le temps d'Hippocrate; mais tout ce qui se rattache à ces noms est de trop peu de conséquence, trop incertain, et souvent trop légendaire pour que nous nous y arrêtions ici. Nous n'avons usé que des documents qui ont de l'autorité.

(4) *Janus*, t. III, p. 357. — Voy. aussi mon *Introduction* aux œuvres d'Hippocrate, 2e éd.; Paris, 1855, in-8°.

d'Hippocrate ne permet pas d'y ajouter la moindre foi en ce qui touche Euryphon. Stobée (1) prête à ce médecin un mot qui passe également pour apocryphe. On lui demandait quel avait été son maître, il répondit : « Le temps, » voulant marquer que c'était par une longue et attentive observation qu'on devenait bon médecin. Cela prouve du moins que le nom d'Euryphon a vécu longtemps dans la mémoire des hommes et que de son vivant il avait eu une grande célébrité. Ce médecin passe pour être l'auteur ou l'un des auteurs des *Sentences cnidiennes* (2) qui sont critiquées par Hippocrate au début du traité *Du régime dans les maladies aiguës*, et de plusieurs traités plus ou moins manifestement cnidiens qui font partie de la Collection hippocratique (3). C'est là une question dont nous réservons l'examen pour le moment où nous nous occuperons de l'authenticité ou plutôt de la provenance des divers écrits qui composent ce qu'on appelle les œuvres d'Hippocrate; c'est aussi à propos de ces mêmes œuvres que nous exposerons en détail la doctrine de l'école de Cnide puisqu'elle ne nous est guère connue que par les ouvrages cnidiens qui sont mêlés aux ouvrages de l'école de Cos. Je me contenterai de traduire ici quelques passages qui se rapportent directement à Euryphon et qu'on trouve dans Soranus et dans Galien (4).

Suivant Euryphon, qui n'était pas habile en diagnostic local, c'est le poumon et non le côté de la poitrine qui est affecté dans la pleurésie; la preuve, c'est qu'il n'existe aucune tumeur inflammatoire (*tumor*) sur les côtés de la poitrine, puisqu'on n'y voit ni augmentation de volume (*extensio*), ni rougeur; les mouvements et le contact n'y développent point cette douleur aiguë ou forte qui est propre

(1) *Eclog. phys.*, 8, 40, p. 62.

(2) Gal., *Comm.* I, *In Hipp. De morbis vulg.*, VI, 29, t. XVII *a*, p. 886. — Hippocrate, au début du traité *Du régime dans les maladies aiguës*, dit *ceux* qui ont écrit, et non *celui* qui a écrit les *Sentences cnidiennes*. Aussi je n'ai pas cru devoir relever ici tous les passages conservés de ces *Sentences*. Voy. Ermerins, p. 98 de son édition du traité *Du régime dans les maladies aiguës*.

(3) Gal. *In Hipp. De hum.*, I, Proœm., t. XII, p. 3; *In Hipp. De rat. vict. in morbis acut.*, I, 17, t. XV, p. 455; *De facult. alim.*, I, 1, t. VI, p. 473. Cf. aussi *Comm.* I, *In Epid.*, VI, 19; t. XVII*a*, p. 888. — Il est certain, comme l'ont remarqué depuis longtemps MM. Ermerins, Littré et Houdart, qu'on retrouve dans certains livres de la Collection hippocratique soit des opinions, soit des citations intégrales, qui sont attribuées nominativement à Euryphon par Soranus ou par Galien; mais ce n'est pas une raison suffisante pour admettre que tel ou tel de ces écrits appartienne réellement à Euryphon. — Cf. *Diffic. respir.*, III, 13; t. VII, p. 960. — Au dire de Galien (*Simplic. medic. temp.*, VI, Proœm., t. XI, p. 795; *De succed.*, Proœm., t. XIX, p. 721), il aurait beaucoup écrit sur l'usage des remèdes et sur les succédanés.

(4) Voy. dans Censorinus l'opinion d'Euryphon sur la naissance à 7 mois.

aux tumeurs inflammatoires. De plus, les patients peuvent se coucher facilement sur le côté malade, tandis que le décubitus sur l'autre côté rend la respiration difficile (1). La toux est encore, par les matières qu'elle entraîne avec elle, un signe que les fibres du poumon et la trachée artère sont desséchées; car les matières expectorées viennent manifestement du poumon qui ne se continue avec les parois de la poitrine *ni par les veines ni par les artères*, ni par les fibres, de sorte qu'on ne peut pas admettre que les crachats viennent des côtés (2). Tous ces arguments sont réfutés un à un par Soranus; ils sont en effet très-mauvais; peut-être ne viennent-ils pas uniquement d'Euryphon, puisque Soranus nomme avec lui quatre autres médecins anciens.

Euryphon confondait dans la même dénomination de χορδαψός les diverses espèces d'iléus (*tormentum*) de Cœlius Aurelianus (3), nom sous lequel les anciens comprenaient une foule de maladies différentes, entre autres la hernie étranglée.

Il attribuait les hémorrhagies (par cause interne) à des ruptures (*eruptiones*, ῥήξεις) des veinules et des artérioles (4).

Ce passage et le premier, que j'ai également tiré de Soranus, portent à croire qu'Euryphon a distingué les artères des veines; nous tâcherons de décider cette question quand nous traiterons de l'anatomie d'Hippocrate, et nous verrons à ce propos, si nous devons avec Galien (5) ranger Euryphon parmi les anatomistes habiles de l'antiquité.

Au rapport du même Soranus (6), Euryphon traitait les hydropiques, comme le faisait Herodicus de Sélymbrie en Thrace (v[e] siècle av. J.-Ch.), par des purgatifs, des vomitifs et par des fomentations chaudes et irritantes; il paraît même qu'il avait recours à la percussion sur les parties très-gonflées (*tympanite?*).

Un autre rapprochement curieux à établir entre Herodicus et Euryphon, c'est que ces deux médecins prescrivaient le lait dans la

(1) Les anciens, qui confondent souvent la pleurésie, la pneumonie et la pleuropneumonie, pensaient que le poumon malade en pesant sur le poumon sain cause de la douleur, ce qui expliquait, à leurs yeux, pourquoi il est plus aisé de reposer sur le côté malade que sur le côté sain. — Nous retrouverons cette question à propos d'Hippocrate.

(2) Cœl. Aurel. *Acut.*, II, 16, p. 115. — (3) Cœl. Aurel. *Acut.*, III, 17, p. 237.

(4) Id. *Chronic.* II, 10, 121; p. 390. Voy. Soranus, *De morbis mulierum*, 106, p. 236, édit. de Dietz; Kœnigsberg, 1838, in-8°. Une nouvelle édition vient d'être publiée par par M. Ermerins à Amsterdam.

(5) *In libr. Hippocr. De nat. hom.*, II, VI, t. XV, p. 135-136.

(6) Cœlius Aurel. *Chronic.* III, 8, p. 485.

phthisie ou dans le marasme, et recommandaient aux malades de têter l'ânesse ou la femme (1).

Euryphon décrit une affection singulière qu'il appelle *maladie livide* : « La fièvre livide saisit le sommet de la tête; de temps à autre, la tête tout entière est douloureuse; le malade vomit de la bile, et quand la douleur le tient il ne voit pas, car il est appesanti; le ventre se resserre; toute la surface du corps est livide; les lèvres prennent la couleur que leur donnent les mûres; le blanc de l'œil est livide, il regarde comme un individu qui étrangle. Quelquefois cet état est moins violent; et il change souvent » (2).

Euryphon combattait la rétention du placenta par des boissons qui expulsent l'arrière-faix (3) et où entraient le dictame de Crète et la sauge; par des pessaires hémagogues, composés avec saponaire, iris d'Illyrie, cantharides et miel; enfin par la succussion sur l'échelle (4). La femme, attachée droite sur l'échelle, les pieds en bas, était secouée vigoureusement pour faire tomber le placenta.

C'est encore par la succussion sur l'échelle (mais alors la femme avait la tête penchée vers le bas) qu'Euryphon faisait rentrer la matrice renversée ou relâchée; après cette manœuvre, qui durait pendant un jour et une nuit, la patiente était couchée sur le dos, et on prescrivait pour aider au maintien de la matrice des aliments froids, entre autres la ptisane d'orge (5).

Nous savons encore par Galien (6) que ni Euryphon, ni Hippocrate, ni Dioclès, ni aucun des *anciens* n'avaient, comme le fit plus tard Érasistrate, préconisé la ligature des membres contre l'inflammation du poumon; ce témoignage négatif prouve au moins qu'Euryphon

(1) Gal. *Meth. med.*, VII, t. X, p. 474; *De marc.*, 9, t. VII, p. 701; *De probis pravisque succis*, 4, t. VI, p. 775. — L'emploi du lait dans la phthisie est un moyen de traitement tout à fait cnidien. — Au traité de Soranus, *De morbis mulierum*, 11, p. 31, il est parlé d'un médecin du nom d'Εὔφρων qu'on serait peut-être tenté de corriger en Εὐρύφων. Mais deux citations de Pline semblent (Voy. l'Index dans l'éd. de Sillig) montrer qu'il n'y a pas lieu à changer le texte de Soranus.

(2) Galien, *Comm.* I, *In Epid.* VI, 19; t. XVII *a*, p. 888. Une description presque identique de la même maladie et sous le même nom se lit au IIe livre *Des maladies*, § 68, dans la Collection hippocratique, t. VII, p. 105.

(3) Οὐραγωγο῀ Ce mot manque dans le *Trésor grec*; il paraît cependant régulièrement formé.

(4) Soranus, *De morbis mul.*, 46, p. 95. Cette pratique est également indiquée dans les livres cnidiens *Sur les maladies des femmes*, livres qui font partie de la Collection hippocratique.

(5) Soranus, *De morbis mul.*, 54, p. 123-124, où on lit Εὐρυῶντα au lieu de Εὐρυφῶντα.

(6) *De venæ sect. adv. Erasistr.*, I; t. XI, p. 149.

avait parlé de cette maladie, et que Galien tenait compte de ses opinions (1).

Platon le Comique (2) représente le poëte Cinésias, au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine encore pleine de pus* (3), *les jambes comme des roseaux, vrai prophète de phthisie et tout couvert d'eschares que lui avait faites Euryphon par l'application du feu.* Le tableau est peut-être un peu chargé; cependant, si on se rappelle les traitements violents prescrits dans différents cas par les médecins de Cnide, il n'y a rien qui doive nous étonner dans l'emploi aussi hardi du cautère actuel.

Ce passage de Platon soulève une autre question à peu près impossible à résoudre, celle de savoir si le poëte Cinésias est allé trouver Euryphon à Cnide, ou si, au contraire, Euryphon est allé exercer son art à Athènes.

Toutefois, que l'anecdote soit vraie ou fausse, on en peut conclure que la réputation du médecin cnidien s'étendait au loin et était arrivée au moins jusqu'aux oreilles de Platon le Comique.

Toutes ces citations isolées touchant Euryphon prendront corps et augmenteront d'intérêt, quand nous pourrons les confronter avec certains passages parallèles ou analogues d'écrits anonymes, mais peut-être cnidiens, renfermés dans la Collection hippocratique.

Ce sera en même temps un moyen précieux pour apprécier le dire des anciens touchant la provenance de tel ou tel de ces livres.

Voilà, je pense, en faveur d'une tradition médicale non interrompue depuis Homère jusqu'à Hippocrate, une série de textes assez imposante, assez continue, pour mettre à néant deux phrases malheureuses et qui n'ont pas peu contribué à égarer les historiens en détournant leurs yeux de la lumière qui jaillit de toutes parts. L'une de ces phrases est de Pline (4) : entre Esculape et la guerre du Péloponèse, l'auteur de l'*Histoire naturelle* ne voit que d'épaisses ténèbres

(1) Cf. aussi *De diff. resp.*, III, 1; t. VII, p. 891, où Galien dit qu'il se servira à l'occasion des ouvrages d'Euryphon; mais vraisemblablement il fait allusion à ceux qu'il croit renfermés dans la Collection hippocratique. — (2) Ed. Cobet, p. 196.

(3) Le texte vulgaire porte ἄπυος, *sans pus;* les critiques hésitent entre ce mot et deux autres mots pris dans le sens métaphorique, ἄπυγος, *sans fesse*, ou ἄγυιος, *sans membres*. Le sens paraît exiger ou ἄπνοος, *essoufflé*, ou ἔμπυος comme j'ai traduit.

(4) XXIX, I, 1. — Celse, *Procem.*, ne se montre pas moins ignorant quand il réduit toute la médecine avant Hippocrate aux pratiques des médecins de l'*Iliade* et à celles des philosophes.

au milieu desquelles la médecine s'est perdue jusqu'au jour où Hippocrate la fit revivre dans l'île de Cos consacrée à Esculape. — L'autre phrase est d'un auteur très-récent ; cette phrase, au sein de l'Académie de médecine ou hors de son enceinte, a trouvé des échos d'autant plus dociles qu'il n'y avait dès lors aucune peine à prendre pour s'enquérir des origines de notre histoire.

« Hippocrate, a écrit Double (1), Hippocrate *seul, sans antécédents, sans rien emprunter aux siècles qui l'avaient précédé, puisqu'ils n'avaient rien produit*, ouvre à l'esprit humain la route de la bonne philosophie. » S'il est vrai qu'Hippocrate ait ouvert la route de la bonne philosophie médicale, il n'est pas moins vrai que Double a fermé la porte à la vraie philosophie de l'histoire. Ni Double, ni ceux qui l'ont suivi, ou qui déjà lui avaient donné le mauvais exemple, n'ont jamais réfléchi sur les conditions essentielles du développement des sciences, qui n'arrivent à leur apogée que par des accroissements successifs. Jamais non plus ils n'ont lu Hippocrate, car la Collection hippocratique leur aurait donné à chaque page le démenti le plus formel; à chaque page, en effet, les auteurs font des allusions expresses ou détournées à une littérature médicale antérieure.

L'auteur du traité de *l'Ancienne médecine* (2) déclare que depuis longtemps la médecine est en possession de toute chose, en possession d'un principe et d'une méthode qui lui ont permis de faire des découvertes dans le long cours des siècles, et qui en promettent encore d'autres ni moins nombreuses, ni moins importantes. La même pensée se trouve exprimée dans des termes différents au début du traité *De l'art*. Dans le premier livre du traité *Du régime* (§§ 1 et 2), l'auteur s'en réfère aux écrits antérieurs; s'il a pris la plume, c'est que, pour certains sujets, personne avant lui n'avait suivi la bonne voie; autrement il aurait aimé à profiter du travail des autres et à en reconnaître les mérites; plus loin (3) il se vante d'une découverte relative au régime, que n'avait soupçonnée aucun de ses devanciers. C'est aussi parce que l'habile médecin qui a écrit le deuxième livre des *Prorrhétiques* n'a trouvé nulle exactitude touchant le pronostic de l'issue des maladies, qu'il a essayé de mieux faire. Enfin, le traité *Du régime dans les maladies aiguës*, et ceux *Des fractures* et *Des luxations*, sont dirigés contre les mauvaises pratiques des contemporains ou des devanciers d'Hippocrate.

(1) *Bulletin de l'Acad. de méd.*, t. VII, année 1841, p. 321.

(2) Voy. particulièrement le § 2.

(3) III, 67.

« Il me semble que la médecine, s'écrie l'auteur du traité *Des lieux dans l'homme* (§ 46), j'entends celle qui est arrivée à ce point d'apprendre à connaître le caractère des maladies et à saisir l'occasion, est inventée tout entière; en effet, celui qui sait ainsi la médecine n'attend rien de la fortune, mais il réussira, qu'il ait ou non la fortune avec lui (Cf. *De l'art*, 4). La médecine tout entière est fortement assise, et les plus belles découvertes dont elle peut disposer ne paraissent pas avoir besoin de la fortune, car la fortune est indépendante, ne se laisse pas commander et ne se rend pas au désir de l'homme; la science, au contraire, se laisse commander; elle mène à d'heureux résultats, lorsque celui qui sait veut s'en servir; après cela, quel besoin la médecine a-t-elle de la fortune ? »

Sont-ce là les caractères d'une science qui n'a pas de précédents, et de savants qui n'ont pas d'aïeux? Des blâmes si énergiques et si multipliés pour le mal, des éloges si fortement motivés pour le bien, des regards si profonds dans le passé, ne permettraient pas de douter d'une longue existence de la médecine avant Hippocrate, lors même que l'état si avancé de la médecine elle-même ne viendrait pas à son tour déposer en faveur de cette haute antiquité.

Il est donc temps de faire justice de la phrase stéréotypée : *Hippocrate père de la médecine*, et d'en débarrasser l'histoire. Cette phrase est un véritable attentat aux lois de développement de l'esprit humain, et chacun peut maintenant reconnaître que le plus illustre représentant de l'École de Cos, qu'Hippocrate a fait son apparition au moment propice, quand tout concourait, depuis longtemps déjà, à préparer les voies pour la manifestation d'un grand événement scientifique. Désormais la Collection hippocratique ne sera plus une construction isolée et sans fondements; elle repose maintenant sur de larges bases; les avenues qui (1) y conduisent permettent de juger exactement de la grandeur de l'édifice et de ses nobles proportions. Entrons donc, avec confiance; nous marchons enfin sur un terrain solide, qui ne fuit plus à chaque instant sous nos pas. Il y a bien çà et là quelques passages obscurs, quelques pierres mal assises, mais le gros œuvre et beaucoup de détails ont résisté aux ravages du temps.

(1) La première avenue est l'étude de la physiologie dans les fragments qui nous restent des philosophes, car c'est le seul côté par lequel ils ont exercé quelque influence sur la médecine; — la seconde est précisément l'étude qui est l'objet de ce Mémoire. Dans un autre travail, nous aurons l'occasion de montrer ce que notre science a retiré de certaines pratiques médicales ou hygiéniques des gymnases.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS